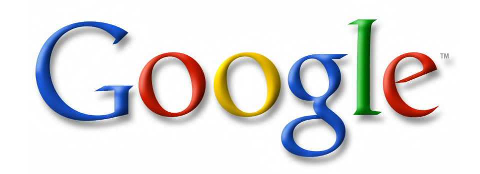









600085859+

Cet ouvrage est la propriété de la Fabrique de Notre-Dame de l'Epine, *et tout contrefacteur sera poursuivi suivant la rigueur des lois.*

Châlons, imprimerie de DORTU-DEULLIN, rue d'Orfeuil, 5.

NOTRE-DAME
DE L'ÉPINE
ET
SON PÉLERINAGE,

Par J.-A. BARAT, curé de l'Epine.

Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Châlons.

Il est glorieux de découvrir et de publier
les œuvres de Dieu. *Tob.*, 12. 7.

SE VEND A L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE L'ÉPINE
Près Châlons-sur-Marne.

1860



APPROBATION.

Nous, Marie-Joseph-François-Victor

MONYER DE PRILLY,

Par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique,

ÉVÊQUE DE CHALONS,

Avons lu un manuscrit intitulé : *Notre-Dame de l'Epine et son pélerinage*. Nous n'y avons rien remarqué qui ne soit conforme à la saine doctrine. Ce petit ouvrage nous a paru écrit avec exactitude; propre à donner une juste idée d'un des plus beaux monuments religieux du diocèse de Châlons, et à éclairer la piété des pélerins qui, chaque année, vont en grand nombre dans cette église pour y implorer la protection de la sainte Vierge.

Châlons-sur-Marne, le 16 décembre 1859.

+ M.-J.-F.-V., Évêque de Chalons.

Par Monseigneur :

DARAS,
chanoine-secrétaire.

» afin d'écouter la parole de Dieu, d'assister aux divins » mystères, de prier ensemble pour la prospérité de » l'empire, pour la conversion des infidèles, pour la » paix de l'Eglise et pour retarder le grand jour des » vengeances. »

La religion chrétienne ayant pris de fortes racines dans le sang de ses enfants, et la croix étant devenue le plus bel ornement du diadème des empereurs et de la couronne des rois, partout s'élevèrent des temples en l'honneur du vrai Dieu; on restaura, on agrandit, on décora avec magnificence ceux que quelques moments de relâche avaient déjà permis d'ériger. « C'é- » taient, dit un auteur moderne, autant d'asiles offerts » par la religion aux peuples qui venaient y puiser ses » consolantes doctrines pour le présent et les plus » solides espérances pour l'avenir. C'étaient autant de » sanctuaires réparateurs à côté des faiblesses et des » passions humaines. C'étaient autant de refuges pour » l'infortune, à côté des maux qui pesaient sur le » monde. »

Malheureusement, à l'époque où les barbares envahirent l'empire romain, presque aucun de ces monuments anciens n'échappa à la destruction, et nous ne les connaissons que par les descriptions fort incomplètes de quelques auteurs.

Ce ne fut que lorsque le sol de l'Europe se trouva bien raffermi, et vers le XIIe siècle, que l'on vit paraître et s'élancer de toutes parts ces gigantesques édifices religieux, qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel l'hommage de l'amour et de la foi des chrétiens. Pendant trois à quatre siècles, l'Europe entière, mais la France surtout, se couvrit d'étonnantes basiliques, capables d'effrayer l'imagination de quiconque ne comprend pas ce que peut le génie de l'homme inspiré par la foi, et parmi lesquelles Notre-Dame de l'Epine n'est pas indigne assurément d'occuper une place.

riva un temps où cette architecture si grande, si
», et tout à la fois si gracieuse, si profondément
reinte du génie chrétien, reçut l'injurieuse épi-
e de *gothique* (1), c'est-à-dire grossière, barbare
ans goût. « Après avoir régné sur la plus belle par-
e du moyen âge avec une gloire sans rivale, elle
it ignominieusement détrônée. A la fin du xv[e]
iècle, ou au commencement du xvi[e], l'esprit d'in-
novation et de réforme qui fermentait dans la so-
ciété avait préparé ce grand changement qui, dans
nos contrées, s'opéra principalement sous les règnes
de Louis XII et de François I[er]. La décadence s'a-
vança rapidement sous le nom de *renaissance;* on
» s'imagina avoir fait une grande merveille, quand on
» eut réussi à copier plus ou moins servilement pour
» un temple chrétien, quelque monument de la Grèce
» antique ou de Rome païenne. »

Mais ce n'était là que le prélude de plus grands désastres. Bientôt, voulant faire de la France une rase campagne ou un immense amas de ruines, le vandalisme républicain, inspiré dans sa fureur de toute l'impiété voltairienne, ne put souffrir ces monuments sacrés qu'avait élevés la piété de nos pères; et pourtant ils étaient presque les seuls qui fissent honneur au plus beau pays de l'univers. Une partie des églises s'écroulèrent sous le marteau dévastateur. Quelques jours encore, et on n'aurait plus vu peut-être dans nos campagnes que des toits de chaume, abritant la misère, et dans nos cités que des salles de spectacles, des hôpitaux et des prisons. Un homme tomba, et ce qui restait sur le sol français des asiles destinés à la prière put échapper à la ruine.

(1) Dénomination absurde. Comment les Goths, qui dominèrent au V[e] siècle, ont-ils pu exercer quelque influence sur une forme architecturale qui n'a pris naissance qu'à la fin du XII[e] ?

Longtemps délaissés et privés de toute ressource, ces augustes monuments se trouvèrent pour la plupart réduits au plus triste état de dégradation. Afin de déguiser les ravages produits par le temps et par l'abandon, le XIX[e] siècle eut recours à l'affreux badigeon: c'était tout à la fois leur ôter leur simplicité naturelle et leur beauté, et cacher les défauts de solidité qui peuvent s'y rencontrer ou s'y former à la longue (1).

Heureusement ce mauvais goût ne fut pas de longue durée. Partout on comprend aujourd'hui qu'un des plus beaux titres à la reconnaissance publique est d'unir le siècle présent aux siècles passés, en conservant à la religion, aux arts et aux peuples, mais surtout en conservant dans leur pureté primitive ces édifices antiques, dont la ruine serait une perte irréparable pour les provinces et pour la France entière. L'administration actuelle nomme des sociétés archéologiques ou encourage celles qui se forment; elle se fait donner de tous côtés des renseignements précis sur l'origine de nos principales églises, sur leur état présent, afin d'être plus à même d'empêcher les dégradations que l'ignorance pourrait leur faire subir, sous prétexte d'embellissements ou de réparations.

Le lecteur jugera donc tout d'abord qu'en entreprenant cette simple et courte notice, notre intention a été de faire connaître l'origine, l'ensemble et le détail de cette admirable église de Notre-Dame de l'Epine qui a souvent vu dans son enceinte de nobles étrangers, des princes et plusieurs de nos rois; qui est tout à la fois un des plus beaux fleurons de la couronne de Marie et une des gloires de notre Champagne. Quelle province en effet peut être fière d'avoir comme elle, si près l'une de l'autre, et pour ainsi dire en vue

---

(1) Nous en verrons une preuve au chap. IV pour l'église de l'Epine.

l'une de l'autre, des églises comme Notre-Dame de Reims, cette antique cathédrale de la monarchie française; Notre-Dame de Châlons, ce vieux monument du XIIe siècle, si horriblement mutilé par la révolution, et pour la restauration duquel le zèle de son curé actuel semble avoir découvert de nouvelles mines californiennes; enfin Notre-Dame de l'Epine, ce charmant bijou, étonné sans doute de se trouver sur le sommet de ces plaines si longtemps arides, et que n'avait pu féconder le sang de trois cent mille soldats du féroce Attila?

Nous espérons que ce petit travail ne sera pas sans quelque utilité pour l'étranger, pour le voyageur qui désire avoir une notion exacte des monuments qu'il visite, notion qu'il lui est impossible d'acquérir par un coup d'œil rapide et jeté en passant sur leur ensemble. Mais l'homme chrétien, l'homme religieux ne se contente pas d'admirer le génie de l'homme, et de contempler dans une sorte d'extase des pierres posées avec art, taillées et sculptées avec goût. Il veut, au sujet d'une église, quelque chose de plus qu'une notice sur son origine, qu'une description artistique et architecturale de ses parties. C'est une église, et une église dédiée à la sainte vierge Marie, une église où existe un pélerinage en l'honneur de Marie! Pour lui, ces trois mots ajoutent beaucoup à l'intérêt qui s'y attache. Son plus grand désir est de pouvoir trouver un aliment à sa piété, un motif à sa confiance, une satisfaction à sa juste et légitime curiosité.

Pour parvenir à ce triple but, nous diviserons cet ouvrage en trois parties. Dans la première, nous tracerons l'histoire de l'église de l'Epine, depuis son origine jusqu'à nos jours; dans la seconde, nous essaierons de donner une description détaillée du monument; la troisième contiendra quelques notions sur le pélerinage commencé depuis quatre siècles et demi, et

sur la confrérie de la Sainte-Vierge, établie depuis plus de deux cents ans. Dans une quatrième, nous ajouterons un recueil de prières et quelques notions sur les fêtes de l'Assomption et de la Nativité à l'Epine. Ce sera comme le manuel du pélerin que la confiance conduit au pied de l'autel de Marie.

Puisse ce travail contribuer à ranimer dans quelques âmes cette foi, ce zèle et cette piété dont nos pères nous ont laissé de si beaux et si touchants exemples ! Nous supplions humblement Marie de l'accepter et de le bénir, afin qu'il ne soit point tout à fait inutile à la gloire de celui qui a daigné la choisir pour être sa mère.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE ET SON PÉLERINAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE DEPUIS SA FONDATIO[N] JUSQU'A NOS JOURS.

Dans cette première partie, nous parlerons de l'évé-nement qui a donné lieu à la fondation de l'église des ressources à l'aide desquelles on a pu la con-struire, des désastres qu'elle a éprouvés depuis so[n] origine, enfin de l'intérêt qu'on lui a toujours porté

CHAPITRE Ier.

ORIGINE DE L'ÉGLISE.

La belle et magnifique église de l'Epin[e] a toujours excité la surprise et l'admiratio[n] de ceux qui la visitent; et les nombreu[x] étrangers, en la voyant pour la premièr[e] fois, s'étonnent qu'un village aussi peu con-sidérable possède un monument digne assu-rément, par son architecture et par se[s] proportions, d'être mis en parallèle ave[c] les nobles et antiques cathédrales du mond[e] chrétien. Beaucoup même demandent tou[s] les jours si ce n'aurait point été autrefoi[s]

L'an 1400 (1), le 24 mars, veille de la fête de l'Annonciation, un berger de la ferme *de Sainte-Marie,* et un autre de Courtisols, du canton *des Ayeuls,* se trouvant sur le soir aux environs de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste à garder leurs troupeaux, aperçurent tout à coup à quelque distance et au milieu d'un gros buisson d'épines une lumière éclatante. A cette vue, les moutons et les brebis s'enfuirent tout effrayés vers la plaine; les agneaux seuls osèrent s'approcher du buisson. Curieux de savoir quelle pouvait être la cause de cette lumière extraordinaire, les deux bergers y vinrent de leur côté, mais ils furent tellement éblouis de son éclat qu'ils tombèrent évanouis et demeurèrent quelque temps sans connaissance. Etant enfin revenus de cette faiblesse qu'avait causée la frayeur, ils découvrirent

---

(1) Dans la *Notice abrégée,* imprimée en 1856, nous avions suivi les anciennes histoires qui, confondant le commencement de la construction de l'église avec ce qui en fut la cause, indiquaient l'année 1419 comme l'époque où eut lieu l'événement du buisson de l'Epine; mais dans un ouvrage manuscrit intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique de Châlons,* et qui se trouve à la bibliothèque de Vitry-le-François, il est dit *que ce fut en* 1400 et *sous le pontificat de Charles de Poitiers,* lequel fut transféré au siége de Langres en 1413.

au milieu du buisson une petite statue de la sainte Vierge, tenant son fils entre ses bras.

La lumière augmentant aux approches de la nuit, on y accourut de tous les endroits d'où elle pouvait être aperçue, particulièrement des villages de Courtisols, de Melette et de la Croisette; et, par un prodige étonnant, elle dura toute la nuit ainsi que le jour suivant. Comme le lieu est fort élevé et qu'il domine de tous côtés une vaste plaine, *« elle fut vue de plus de dix lieues à la ronde, »* disent les chroniques.

La clarté s'étant dissipée, et le bruit de cet événement s'étant bientôt répandu, l'évêque de Châlons, à la tête de son chapitre, les curés des villages circonvoisins avec celui de Melette, et une foule considérable, se rendirent processionnellement sur les lieux pour y vénérer l'image de la Vierge; et quoiqu'on ne fut encore qu'au mois de mars, tous remarquèrent avec étonnement que le buisson, qui d'abord avait paru tout en flammes, était couvert de feuillage et d'une aussi belle verdure qu'il eût pu l'être en plein été. Ayant enlevé la statue, l'évêque la transporta avec respect dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

Placée plus tard dans l'église de l'Epine, cette statue de la sainte Vierge, haute d'environ cinquante centimètres, d'une pierre un peu jaune, d'un grain très-fin, médio-

il nous paraît inutile de faire aucune recherche à ce sujet. Seulement, il est probable qu'il a dû se trouver à l'endroit où est érigé le maître-autel, objet le plus important d'une église chrétienne, et non sous la partie méridionale du jubé ; car celui-ci, comme on le croit, et comme le seul aspect l'indique, n'a été construit qu'après que l'église fut entièrement terminée, même pour ce qui concerne son ornementation. D'ailleurs, quoique l'image de la sainte Vierge y soit placée de temps immémorial, on ne peut guère supposer qu'on ait élevé dans ce but un monument sous lequel, à droite et à gauche, il n'existe et ne peut exister que deux petits autels excessivement mesquins. L'architecte qui a donné les plans et commencé les travaux, ensuite celui qui les a continués, auraient-ils choisi un endroit aussi peu convenable et aussi peu solennel pour être, après le sanctuaire où repose le Saint des Saints, le lieu le plus important de notre basilique?

CHAPITRE II.

CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE.

Le prodige opéré à *Sainte-Marie* attira bientôt une foule considérable de personnes

qui, remplies de confiance en la sainte Vierge, accoururent de toutes les parties de la Champagne et d'autres provinces à la chapelle devenue dès lors célèbre dans ces contrées. Ces pieux pélerins y laissèrent des offrandes considérables que recueillirent les marguilliers de Melette et de Courtisols. L'officialité de Châlons, sachant que ces offrandes avaient produit de grandes sommes, voulut prendre connaissance et s'établir juge de l'emploi qu'on en devait faire; mais elle fut déboutée de ses prétentions par lettres patentes du roi Charles VI, en date de l'année 1419, lesquelles donnaient pouvoir aux marguilliers de disposer de ces dons pour la construction d'une église.

Un architecte nommé Patrick ou Patrice vint alors leur présenter des plans qui furent approuvés. On lui confia la conduite de l'entreprise, et, par un traité avec les marguilliers, il s'engagea à construire le portail et les deux tours moyennant la somme de 600 livres pour ses honoraires. Comme Patrice était Anglais, il dut fournir pour caution deux bourgeois de la ville de Châlons.

La France étant déjà couverte depuis longtemps des plus admirables monuments religieux, il peut paraître extraordinaire qu'on ait eu recours à un étranger, et surtout à un Anglais, pour la construction de

Cette fuite de l'architecte ne put que causer du retard dans la poursuite des travaux ; néanmoins, en dédommagement de la perte qu'on avait faite, et afin de satisfaire sa piété et sa reconnaissance pour la protection dont Dieu le couvrait si visiblement, Charles VII fit présent à la nouvelle église d'une somme considérable, ce qui permit de poursuivre activement l'entreprise, sous la direction cette fois d'un architecte français dont le nom ne nous a pas été conservé. Les tours furent alors surmontées de deux flèches, et pour perpétuer le souvenir de la munificence du Roi, on ceignit la plus grande, celle du midi, d'une couronne fleurdelisée.

« Les rapports des historiens ne s'accor-
» dent pas sur l'état de l'édifice au moment
» où Patrice en déserta la direction. Selon
» les uns, l'une des flèches, celle du septen-
» trion, était seule achevée ; suivant les
» autres, la construction ne s'élevait qu'à
» la base de ces flèches. Il est à regretter
» qu'on n'ait pas d'indications certaines à
» ce sujet. La flèche du nord n'existe plus ;
» les nuances qui se remarquent entre l'œu-
» vre commencée par l'architecte anglais
» et celle de ses successeurs, sont assez
» tranchées pour qu'il eût été facile, avant
» la démolition de cette flèche, de faire la
» part de chacun d'eux. Mais il n'existe au-

» cun document, aucun plan qui puisse
» diriger les recherches à cet égard. » (1).

Le zèle des populations de la Champagne et de la Lorraine, et la libéralité des pèlerins, loin de s'affaiblir, semblaient s'accroître en raison des obstacles. Malgré le malheur des temps, le travail marchait rapidement, et bientôt l'édifice fut achevé jusqu'au delà du transept, c'est-à-dire jusqu'à la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où était l'oratoire à l'époque du buisson lumineux.

Nous avons déjà remarqué que le lieu où s'élève l'église de l'Epine était sur le domaine des religieux de Toussaints; or nous lisons dans une charte de 1473 : « L'abbé et
» les religieux de Toussaints, qui prennent
» et lèvent certaines portions ès-offrandes
» du baise-doigt qui se font en ladite église
» de l'Espine, *tant en l'autel du chœur*
» *qu'aux autres autels du chœur et hors le*
» *chœur d'icelle église*, pour raison desdits
» droits ci-dessus sont tenus et ont accous-
» tumé de toute ancienneté, et *surtout de-*
» *puis trente ans et autre long-temps*, de
» bailler et fournir pour icelle église le
» cierge bénit du poids de cinq à six livres,
» au moins de trois à quatre livres, etc. »
Il semble permis de conclure de cette cita-

(1) Rapport au Congrès archéologique.

tion que l'église de l'Epine était achevée, au moins dans ses masses, trente ans avant 1473, par conséquent vers l'an 1443 (1).

En 1459, l'état du monument était tel que Pierre Robert, religieux de l'abbaye de Toussaints, et en même temps prieur et curé de Melette, demanda et obtint la translation de sa cure à Notre-Dame de l'Epine. Il était d'autant mieux fondé dans sa requête, qu'une grande partie des habitants de Melette ayant quitté leur domicile pour s'établir autour de la nouvelle église, le village se trouvait à peu près désert. Cette translation se fit en vertu d'une bulle du pape Pie II, donnée en 1459, à condition toutefois que le curé de l'Epine irait tous les ans à Pâques chanter la messe et les vêpres dans l'ancienne église, comme aussi le jour de la fête de son patron, Saint-Léger. Cette coutume fut observée jusqu'à l'année 1752, où cette église, abandonnée et tombant en ruines faute de réparations, fut enfin détruite et démolie de fond en comble. Il n'y resta qu'une croix au milieu du cimetière, laquelle aussi a disparu pendant la tourmente révolutionnaire (2).

---

(1) Rapport précité.

(2) Deux pièces importantes, trouvées dans les archives de l'église Saint-Martin de Courtisols, nous

Comme Dieu répandait chaque jour de nouveaux bienfaits dans le sanctuaire vénéré, quoique encore imparfait, l'affluence y était toujours considérable ; les rois eux-mêmes, les princes, les plus grands personnages, se firent un devoir de le visiter et d'y laisser des marques de leur munifi-

---

font connaître une particularité assez singulière. On a vu précédemment que Melette formait le septième canton de cet important village. Il paraît qu'à l'époque où la cure de Melette fut transférée à l'Epine, les habitants de Courtisols avaient obtenu ou s'étaient arrogé le droit de nommer un des marguilliers de cette église et de faire rendre les comptes de fabrique en leur présence. En outre, chaque année, aux deux fêtes de l'Annonciation et de l'Assomption, ils se rendaient à l'Epine en corps de paroisse, ayant à leur tête les curés de Saint-Martin et de Saint-Julien, dont la messe était pour eux une messe paroissiale. Enfin, à la procession solennelle de la dernière messe, qui était celle des habitants de l'Epine et du pélerinage, les susdits curés marchaient de pair avec celui de l'Epine, et portaient l'étole comme marque de jurisdiction. En 1719, M. Deüil, prêtre de l'oratoire et curé de l'Epine, voulant abolir cet usage, qui lui paraissait un abus, fit enfermer les vases sacrés et les ornements, exigeant que les curés de Saint-Martin et de Saint-Julien lui demandassent l'autorisation d'officier dans son église. Il en résulta un procès que la communauté de Courtisols intenta devant le bailly de Châlons, contre le curé de l'Epine, qui fut condamné en première instance le 2 janvier 1720 et en appel le 29 juillet de la même année. (Extrait des deux arrêts.)

cence. Louis XI montra l'exemple et ouvrit la route à ces illustres pélerins. Pour accomplir un vœu qu'il avait fait pendant sa détention à Péronne, il vint à pied de Châlons à l'Epine, en 1472, et déposa sur l'autel de la Sainte-Vierge une somme de 1,200 écus d'or, « *afin que le service divin y* » *soit mieux et plus solennellement célébré et* » *continué à toujours, continuellement et* » *perpétuellement à la louange de la glorieuse* » *Mère de Dieu.* » Tels sont les termes de l'arrêt du Parlement de Paris du 26 janvier 1474, rendu en exécution de la donation du Roi; et des lettres patentes du 22 juin de la même année, confirmées au Plessis-les-Tours le 1er août suivant. Ce prince, malgré la bizarrerie de son caractère, témoigna toujours une grande dévotion à la sainte Vierge, et ce fut lui qui ordonna cette même année de sonner les cloches à midi, pour inviter les fidèles à réciter l'*Angelus* et l'*Ave Maria* (1). Malgré cela, ajoute un auteur un peu satirique, il ne put persuader à personne qu'il fût véritablement dévot.

Au moyen de ces libéralités, on put acheter des terres pour former des revenus à la

---

(1) Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique. Année 1472.

cure et à l'église. Mais en rapprochant ces différents documents, tous d'une authenticité incontestable, on en tirera la conséquence qu'en 1459, ou, si l'on veut, qu'en 1472 au plus tard, l'église de l'Epine fut à peu près achevée quant à sa construction. En effet, si l'état de ce monument l'eût exigé, il est certain qu'une partie au moins de la donation de Louis XI eût été appliquée aux travaux les plus nécessaires. D'un autre côté, si dans un temps où les Anglais portaient au sein de la Champagne la guerre et tous ses fléaux; si dans un temps où ils étaient maîtres de toute cette province, il a été possible de construire en dix ans le portail et deux travées, on peut conjecturer avec fondement que dans la suite, grâce au calme dont la France commençait à jouir, les travaux ont dû s'avancer plus promptement, et qu'on a pu dans une période beaucoup plus étendue (de 1429 à 1472) conduire facilement l'œuvre à son terme.

En examinant attentivement l'architecture, on reconnaît d'abord l'œuvre de Patrice; puis vient le reste de l'édifice, offrant dans toutes ses parties des caractères assez homogènes pour les attribuer à un seul architecte.

Il convient toutefois de faire exception pour les sculptures, dont certains détails

» *et Jacquette Jacquelot sa femme ont do*
» *cette verrière en* 1539. »

Baugier (1) nous apprend que vers
même temps, le duc de Lorraine exécut
ses frais une sonnerie de six cloches r
gnifiques, et qu'il en fit don à l'église
l'Epine. Ainsi rien n'était épargné p
embellir ce chef-d'œuvre, regardé avec
son comme une des merveilles de la Cha
pagne.

A partir de cette époque, nos différe
auteurs ne mentionnent que l'érection,
1734, d'un autel à la romaine, aux frais
la fabrique, et la refonte de trois cloc
en 1756. Au moment de la révolution,
cloches furent précipitées du haut des to
à l'exception d'une seule, cassée en 18
Refondue en 1830 avec une addition
métal, la cloche actuelle, du poids de 2,
kilogrammes, a un son des plus graves
des plus harmonieux, et fait l'admiratior
tous ceux qui l'entendent.

On ne sait pas en quelle année les org
ont été établies, mais à en juger par
buffet, ce n'a dû être qu'en plein siècle
ce qu'on appelle *renaissance*.

---

(1) Mémoires historiques de la Champagne.

CHAPITRE III.

ATTENTATS CONTRE L'ÉGLISE.

L'église de l'Epine, un des plus beaux monuments du style ogival, ne devait pas subsister longtemps dans tout son éclat ; si même elle ne fut pas entièrement détruite une première fois, lorsqu'elle n'était pour ainsi dire que commencée, et une seconde fois, lorsqu'elle était à peine terminée, c'est, après Dieu, au courage et à la fermeté des habitants de l'Epine et de Courtisols qu'on est redevable de sa conservation.

Belleforest, dans son *histoire générale de France*, rapporte qu'en 1431, c'est-à-dire peu de temps après la fuite de l'infidèle Patrice, un corps d'armée composé d'Anglais et de leurs inséparables alliés, les Bourguignons, tenant encore la campagne aux environs de Châlons, portait partout le ravage et la désolation. Sur le point d'être chassés entièrement de la France, nos braves insulaires voulurent se signaler par des exploits d'un nouveau genre, en brûlant toute vive l'héroïne de Domremy et en faisant la guerre aux églises. Ils ne pouvaient sans doute laver plus noblement la honte et l'affront d'avoir été vaincus par une femme.

Ils vinrent donc menacer l'église de l'Epine au nombre d'environ huit mille hommes. Mais déjà autour de ce monument s'était groupée une population jalouse de conserver le fruit de ses nobles et généreux efforts. Tous, remplis d'ardeur et pleins de confiance en celle que Dieu voulait voir honorer en ce lieu, eurent bientôt construit autour de l'église de fortes palissades, et ils défendirent si bien cette espèce de forteresse improvisée, qu'ils repoussèrent l'ennemi, en lui tuant bon nombre des siens.

Après leur défaite, Anglais et Bourguignons se réfugièrent à la Croisette, entre Châlons et l'Epine. A peine avaient-ils eu le temps de s'y retrancher, qu'ils furent assaillis, non plus seulement par les braves paysans leurs vainqueurs, mais par une véritable armée de quatre mille hommes, que commandait le sire de Barbazan, capitaine pour le Roi des provinces de Champagne, de Brie et du Laonnais. Là, s'engagea une horrible mêlée, à la suite de laquelle les ennemis furent entièrement détruits, ainsi que le village dont il ne reste plus rien que le nom conservé à la contrée où il était situé.

« Les historiens de l'église de l'Epine ne » font que se montrer reconnaissants en » payant un tribut d'éloges au brave capi- » taine qui remporta la victoire de la Croi-

» sette, Armand Guilhem, seigneur de Bar-
» bazan, surnommé *le chevalier sans repro-*
» *che,* qui nous a débarrassés pour toujours
» de nos hôtes incommodes ; qui, modèle
» de fidélité et de vaillance, fut proclamé
» par le Roi *restaurateur des royaume et cou-*
» *ronne de France*, et dont le corps fut in-
» humé à Saint-Denis, à côté de celui du
» brave Clisson. » (1).

Notre église échappa donc ainsi une première fois à une ruine entière, mais du moins, si elle eût été détruite alors, elle l'aurait été par un peuple perpétuel ennemi de la France. Il n'en fut pas de même cent trente ans après. Dans la première partie du XVIe siècle, avaient paru en Allemagne le moine défroqué et impudique Luther ; en Angleterre, le roi cruel et adultère Henri VIII ; en France, l'énergumène et farouche Calvin, lesquels semant l'hérésie et la révolte contre l'Eglise, préludaient à de plus sanglantes révolutions (2).

(1) Rapport précité.

(2) Peut-on supposer, sans un affreux blasphème, que Dieu ait choisi pour réformer l'Eglise, la société, la famille et l'homme particulier, un ivrogne, Luther ; un adultère, Henri VIII ; un homme conduit au tombeau par une horrible maladie que la bienséance empêche de nommer, Calvin ? C'est une simple question que nous proposons à tout honnête protestant.

Les protestants, ou, comme on les appelait alors, les Huguenots, allumèrent de toutes parts le feu de la guerre civile, et en peu de temps la France fut inondée du sang de ses enfants, et partout couverte de ruines.

Deux chefs de la prétendue réforme, les frères Colligny (1), sires de Châtillon, dont l'indomptable valeur ne se signala jamais que contre leur roi, leur patrie et la religion de leurs pères, se rendant en Allemagne à la tête d'une troupe de calvinistes, passèrent à l'Epine vers l'an 1562. L'église ne pouvait que leur porter ombrage, et le culte particulier que l'on y rend à la Reine du ciel devait exciter la fureur de deux traîtres aussi acharnés contre la religion catholique que contre leur légitime souverain. Ils formèrent le projet de la renverser, mais Dieu veillait sur son temple. An-

(1) Plusieurs auteurs de notices précédentes, ne connaissant sans doute ni Belleforest, ni Baugier, ni Gagnet, et écrivant uniquement d'après les traditions de leurs prédécesseurs, ne parlent que d'une seule attaque contre l'église, et ils l'attribuent *aux Anglais calvinistes, maîtres de la Champagne.* C'est une erreur et un anachronisme. Pendant leur domination en France, les Anglais étaient encore tous catholiques, et ils furent entièrement repoussés du royaume longtemps avant le règne de Henri VIII, premier auteur du schisme anglican.

toine de Clément (1), seigneur de l'Epine et de Melette, arme ses vassaux, auxquels se réunissent les jeunes gens des villages voisins et surtout ceux de Courtisols, jaloux de marcher sur les traces de leurs ancêtres; il fait dresser une espèce de rempart autour du monument, pour servir d'asile aux habitants et d'abri à leurs bestiaux. Puis fort de son courage qu'il communique à sa valeureuse jeunesse, et surtout plein de confiance en Marie, qui seule est *terrible comme une armée rangée en bataille*, il fait si bonne contenance, que les réformés n'osent les attaquer. Dans leur fureur impuissante, ils se contentent de faire une décharge générale de leurs arquebuses, et de mettre en pièces la plupart des verrières. Celle qui se trouvait au centre de l'abside, et sur laquelle était représenté le prodige

(1) Cette famille est éteinte depuis longtemps. La seigneurie de l'Epine et de Melette passa par mariage aux marquis Ducauzé de Nazelles, encore existants. Elle leur appartenait en 1789, et ils y avaient un château qui fut démoli à cette époque. M. Philippe-Louis-Erard-Victor Ducauzé, comte de Nazelles, un des membres de cette famille, commandant de la garde nationale de Châlons, fut tué dans cette ville le 2 juillet 1815, victime de son zèle pour le Roi et pour ses concitoyens, d'après l'épitaphe qui se trouve dans l'église de l'Epine.

du buisson, demeura seule intacte, et fit pendant longtemps l'admiration des nombreux visiteurs de cette église.

Par une négligence inexplicable, lorsqu'en 1845 on refit toutes les fenêtres des bas-côtés, cette verrière, qu'on avait été obligé de descendre, fut laissée pendant longtemps sur le pavé, puis déposée sans précaution et déjà toute brisée dans le grenier de la maison curiale; là elle fut achevée par la chûte des pierres et des tuiles, lors des réparations qu'on fit à cette maison en 1852, après la mort du curé.

En mémoire et en reconnaissance de ce dernier succès (1) obtenu sur les ennemis de la religion, par le secours du ciel et la protection de Marie; chaque année, le jour de l'Assomption, la fabrique faisait présent au seigneur de l'Epine de deux épées bénites qu'il recevait de la main du curé, au pied de la chapelle de la Sainte-Vierge. Il les donnait ensuite, pour être gagnées à la course, aux jeunes gens du lieu et des au-

---

(1) Et non assurément de la victoire remportée en 1431, comme le pensent quelques auteurs. Car 1° à cette époque l'Epine n'avait encore d'autre seigneur que l'abbaye de Toussaints; 2° l'église était loin d'être terminée même dans ses masses, ce sont deux points reconnus; 3° la plupart des verrières n'ont été données que plus tard, comme on l'a vu.

tres villages, comme souvenir du zèle déployé dans cette circonstance. On distribuait aussi des *gants*, servant de prix à ceux qui *avaient sauté* un plus grand espace de terrain (1). Chacun comprend combien, à cause de ces jeux et surtout de l'Assomption, fête principale de l'église et du pays, la dévotion d'un côté, de l'autre la curiosité, attiraient d'étrangers à l'Epine. Cet usage subsista jusqu'en 1790, au moment où éclata la révolution; il devenait alors tout à fait indigne d'un peuple qui allait goûter les bienfaits de la *liberté*, et dont on abattait déjà les églises.

A ce seul mot de révolution, la France frémit encore d'épouvante et d'horreur, pendant que la religion pleure sur des ruines. L'Epine, d'une origine toute religieuse, mais son église surtout devait avoir une large part des malheurs publics. En

---

(1) On lit parmi les comptes de la fabrique de l'année 1761 deux mémoires ainsi conçus : « J'ai reçu de » M. Bayen, marguillier de la paroisse de Notre-Dame » de l'Epine, la somme de treize livres cinq sols pour » le drap, rubans, gants, épingles et livres pour le » joyau. Châlons, le 11 août 1761. Collet. »

« J'ai reçu de M. Bayen, marguillier de Notre-» Dame de l'Epine, cinq livres pour deux épées qui » doivent être données le jour de la fête. Châlons, le » 11 août 1761. Derosne. »

1793, les portails étaient dépouillés des statues que la piété et le courage de nos ancêtres avaient su protéger de toute atteinte, pour être vendues à vil prix. Ce précieux travail a été s'enfouir, mutilé, tronqué par les mains d'un maçon, dans les fondements d'une maison de Courtisols, où l'on en peut distinguer encore les informes et tristes débris. Nous n'avons pas appris cependant qu'on eût, à l'Epine, placé sur l'autel de la Vierge par excellence, une infâme prostituée, sous le nom de déesse Raison. Dieu n'a pas permis que la mère du Christ, à l'abri de la calomnie pendant sa vie, reçût cet affront et cet outrage dans un temple qui lui est tout spécialement dédié.

Mais un désastre plus grand encore que la perte de ses statues vint, quelques années après, fondre sur cette église déjà si nue. Du plus loin qu'on la découvre, l'œil est attristé de n'apercevoir, à côté de son élégante flèche du midi, qu'un tronc informe et mutilé. Qui oserait croire que, malgré l'éminence où est bâti le village, on ne trouva pas, en 1798, de moyen plus convenable pour établir un télégraphe, que de démolir une des flèches (celle qu'on pourrait attribuer à Patrice)? Telle est l'œuvre des révolutions; Notre-Dame de Châlons et Notre-Dame de l'Epine ont éprouvé ce que les arts ont à y gagner. Piller et détruire,

déclarer la guerre à Dieu et aux hommes, voilà leur dernier mot, ou plutôt le dernier mot de quelques ambitieux hypocrites qui flattent le peuple et le plongent ensuite dans la dégradation, l'abrutissement et la misère, après en avoir fait l'aveugle instrument de leurs passions.

Le télégraphe de l'Epine n'existe plus; oserions-nous espérer qu'une autre invention, plus récente et plus ingénieuse encore que celle des frères Chappe, après avoir amené la suppression d'une machine utile, sans doute, mais qui déshonorait le monument, permettra de restituer à cet édifice un de ses plus beaux amortissements? Grâces soient rendues au conseil général de la Marne, qui plus d'une fois déjà en a exprimé le vœu (1)!

CHAPITRE IV.

INTÉRÊT PORTÉ A L'ÉGLISE.

Justement indigné de la honteuse mutilation dont nous venons de parler, l'empe-

(1) Voir le rapport de M. Chaubry de Troncenord au conseil général, en 1855.

de Louis XVIII. M. le duc de Larochefou cault-Doudeauville, à la mémoire duquel s rattachent tant d'actes de bienfaisance, e que l'on a constamment trouvé à la tête d toutes les bonnes œuvres, voulut bien pré senter au roi la demande de ce magistrat Il obtint aussitôt un secours de 1,000 fr pour aider aux réparations les plus ur- gentes, et il ajouta une pareille somme su sa fortune particulière.

Charles X, dont on a si indignement mé connu la bonté et les qualités chevaleres- ques, étant à Châlons en 1827, répondi avec son affabilité ordinaire à l'invitatio qui lui fut faite de visiter Notre-Dame d l'Epine, dont il admira l'élégante architec- ture. Comme souvenir de sa présence, il fi don d'un tableau de l'assomption de la saint Vierge. Ce prince avait promis un autr tableau de la nativité de Notre-Seigneur mais arriva l'année 1830 qui, en recon naissance de la conquête d'Alger, l'oblige de chercher un asile et un tombeau sur l terre étrangère.

Le 19 septembre de la même année Mme la Dauphine, cette grande et noble vic time du malheur, informée de la beauté d cet édifice et des grâces obtenues par l'in tercession de Marie, vint aussi lui rendr hommage dans son temple chéri, partage l'admiration de son auguste beau-père, e

demander sans doute la force de supporter jusqu'à la fin, les terribles épreuves auxquelles elle allait de nouveau être exposée.

L'année suivante, l'église de l'Epine vit dans son enceinte un nouvel hôte illustre et étranger, le prince Ferdinand de Naples, mort en 1859 roi des Deux-Siciles. Hors de lui-même à la vue de ce *charmant bijou*, comme il l'appela, il témoigna son admiration à M. Brisson, curé de la paroisse, voulut en étudier à loisir l'ensemble et les détails et y prier quelque temps la *Madone* qui, en Italie comme en France, a toujours été l'objet de la plus profonde vénération (1).

Le lecteur trouvera peut-être singulier que nous mentionnions ici une autre visite qui eut lieu vers le même temps, celle du roi de Prusse lui-même. Passant à l'Epine pour retourner dans ses états, et frappé de l'extérieur imposant de cet édifice, il y entra avec son fils, aujourd'hui son successeur. Mais les luthériens regardant comme un acte d'idolâtrie les honneurs que les chrétiens, à l'exemple du Sauveur, rendent à sa Mère, ce prince se contenta de jeter un coup d'œil sur les différentes parties du monument et

---

(1) Note de M. Brisson écrite sur un registre de la paroisse.

de donner quelques marques de respect à la vue du tombeau du Christ, placé dans une des chapelles absidales.

Nous terminerons la liste de ces illustres pélerins ou visiteurs, en nommant avec reconnaissance le roi Louis-Philippe et ses deux fils aînés, le duc d'Orléans et le duc de Nemours. Lors de son voyage à Metz, en 1831, il ne voulut point passer devant notre église sans en connaître aussi l'intérieur. Amateur des arts et restaurateur d'un grand nombre de monuments publics, il donna alors, comme souvenir de son passage, une somme de 200 fr., et en 1846 une autre somme de 300 fr. avec un tableau du Christ en croix. Mais l'excessive humidité et les pluies pénétrant par des fenêtres alors en fort mauvais état, l'eurent bientôt considérablement endommagé, ainsi que celui de l'assomption donné par Charles X.

On est étonné sans doute d'entendre parler d'humidité dans un lieu aussi élevé que l'Epine. Mais telle est la nature du terrain, énorme banc de craie recouvert seulement de quelques centimètres de terre végétale. D'ailleurs, exposée comme elle l'est à tous les vents, à cause de l'éminence sur laquelle elle est bâtie, cette église en réalité est une véritable glacière, où le dégel agit dans toute sa force et perd tout ce qui en reçoit l'influence. Enfin, abandonné pen-

dant longues années, sans aucune des réparations nécessaires, ce monument, dont les couvertures négligées laissaient pénétrer de toutes parts l'eau et les neiges, semblait devoir devenir la victime du temps et de ses ravages; lorsque M. Brisson, curé de l'Epine d'abord, sans autre ressource que son zèle et sa fortune personnelle, ensuite le conseil général, se chargèrent de conserver à la religion, aux arts et au département un édifice qui en fait la gloire.

L'Epine doit certainement une vive reconnaissance à MM. de Jessaint, Bourlon de Sarty, Boselli et Chassaigne, successivement préfets de la Marne, pour l'intérêt qu'ils n'ont cessé de porter à son église; et c'est à eux que l'on est redevable des travaux exécutés depuis plusieurs années sous la direction de M. de Granrut, architecte chargé de veiller à sa conservation. On a pu ainsi refaire toutes les fenêtres des bas-côtés de la nef et des chapelles de l'abside (1), la grande rose du portail principal, les voûtes de la première travée et le mur de la partie méridionale, enfin remplacer la couverture, en grosses tuiles courbes, de

(1) La plupart de celles de la grande nef attendent la même réparation, et n'en ont pas un besoin moins pressant.

et nos propres recherches nous ont appris sur ce monument. Pour le faire connaître plus complètement, nous allons essayer d'en donner une description détaillée. En outre de l'examen minutieux que, pendant sept années, nous avons été à même de faire sur tout le détail de cet édifice, nous suivrons encore, pour la seconde partie de notre notice, M. Povillon-Piérard, de Reims, dans sa *Description historique de Notre-Dame de l'Epine*, publiée en 1825. Comme il a traité son sujet avec exactitude et surtout en homme chrétien, c'est pour nous un double motif de le prendre pour guide. Nous prierons aussi le lecteur d'avoir quelque indulgence, si nous n'employons pas toujours les termes techniques de l'architecture, à laquelle nous avouons être complètement étranger.

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DE L'ÉPINE.

Dans cette seconde partie, après un coup d'œil général sur les monuments religieux du moyen âge et sur notre église en particulier, nous n'aurons qu'à suivre le détail de ses différentes parties à l'extérieur et à l'intérieur. Notre travail se trouve ainsi tout tracé par l'architecte qui en a donné le plan et par ceux qui l'ont exécuté.

CHAPITRE Ier.

COUP D'OEIL SUR L'ENSEMBLE DU MONUMENT.

« Au premier aspect, dit M. de Granrut, » l'archéologue croit reconnaître un édifice » du XIVe siècle, dans le profil des bases, » des colonnes, dans les cordons, les ner- » vures, etc. Mais la date de son origine est » certaine ; l'an 1400 a été témoin du pro- » dige qui a donné lieu à sa construction, et » c'est l'an 1419 qui en a vu jeter les fon- » dements. On peut remarquer dans plu- » sieurs édifices de Châlons, dont l'âge n'est » pas moins certain que celui de Notre-

» Dame de l'Épine, de nombreux emprunts
» faits par les architectes aux travaux de
» leurs devanciers. Pour classer rigoureu-
» sement les œuvres du moyen âge, il faut
» faire marcher de front l'étude des mo-
» numents, et celle des titres et des chartes
» qui y ont rapport. On s'exposerait à faire
» fausse route, en ne se laissant guider que
» par les caractères généraux qu'ils pré-
» sentent. » (1).

D'ailleurs, il est facile de comprendre que les styles d'architecture ne se modifient jamais que peu à peu, et que l'on ne passe pas de l'un à l'autre par une brusque interruption. Ainsi les édifices élevés pendant les premières années d'un siècle, n'offrent pas toujours de bien grandes différences, avec ceux du siècle qui l'a précédé immédiatement. On ne doit donc pas s'étonner de rencontrer dans un monument érigé au commencement du xv[e] siècle, plusieurs caractères propres aux constructions de la fin du xiv[e].

L'architecture, si longtemps désignée sous la dénomination injurieuse et absurde de *gothique* (2), doit être nommée bien plus

---

(1) Rapport précité.

(2) Nous empruntons une partie des détails qui suivent à l'*Archéologie chrétienne* de M. Bourassé.

justement et plus convenablement *architecture à ogives* ou *style ogival*, parce que l'ogive ou *arcade en tiers-point* en forme le caractère essentiel. Nous avons déjà remarqué qu'elle a dominé en Europe, pendant la plus belle partie du moyen âge ; et dans sa fécondité sans exemple, elle a laissé sur toute la surface de l'Europe septentrionale un nombre prodigieux de chefs-d'œuvre. Mais elle ne demeura pas toujours immuable. Depuis la fin du XIIe siècle, où elle prit naissance, jusqu'au milieu du XVIe, qui la vit décliner et s'éteindre, elle eut, comme toutes les œuvres de l'homme, des phases à parcourir. On a donc divisé la durée de son existence en trois époques principales, auxquelles on a donné des qualifications, propres à faire connaître les traits les plus saillants de sa forme extérieure. Ainsi pour la première période (XIIIe siècle), on la nomme *style ogival primitif* ou *à lancettes*, parce que l'arcade se termine en pointe, comme un fer de lance ; pour la seconde (XIVe siècle), *style ogival secondaire* ou *rayonnant*, à cause des compartiments symétriques des fenêtres et des broderies appliquées aux murs ; pour la troisième (XVe siècle et moitié du XVIe), *style ogival tertiaire* ou *flamboyant*, dénomination tirée de la broderie des fenêtres qui simule assez bien les ondoiements de la

flamme (1). A ce moment, on revint au *plein cintre,* oublié depuis si longtemps, et c'est ce que l'on appelle *époque de la renaissance.*

On se demande comment on a pu avoir l'idée d'une architecture si différente de celle qui avait toujours dominé pendant les siècles précédents et chez tous les peuples. M. de Chateaubriand dans son imagination poétique cherche « l'origine de l'o» give et de la forme élancée de nos belles » églises *gothiques* dans l'imitation des fo» rêts du nord, avec leurs arbres séculaires » et leurs rameaux entrelacés. Les forêts » des Gaules, dit l'immortel auteur du *Gé» nie du christianisme,* ont passé dans les » temples de nos pères, et nos bois de » chênes ont ainsi maintenu leur origine » sacrée (sous les druides). Ces voûtes cise» lées en feuillage, ces jambages qui ap» puient les murs et finissent brusquement » comme des troncs brisés; la fraîcheur » des voûtes, les ténèbres du sanctuaire » les ailes obscures, les passages secrets, les » portes abaissées, tout retrace les laby» rinthes des bois dans nos églises gothi» ques, tout en fait sentir la religieuse hor» reur, les mystères et la divinité. » (2).

---

(1) M. de Caumont. *Définition élémentaire de quelques termes d'architecture.*

(2) *Génie du christianisme,* 3e partie, chap. 8.

Ce beau passage paraîtra sans doute trop poétique pour ne pas sortir un peu des limites de la vraisemblance, et l'illustre écrivain lui-même ne voyait sûrement rien d'absolu dans cette manière d'envisager une question scientifique.

Que l'on cherche, si l'on veut, l'origine de l'ogive dans l'avantage que l'arc brisé a sur le plein cintre pour la solidité et la force de résistance, il n'y a rien là que l'art et la raison puissent désavouer. Mais nous pensons aussi que si nous demandions aux artistes chrétiens où ils ont puisé leur inspiration, ils nous répondraient à coup sûr que le sentiment religieux a seul enfanté ces magnifiques basiliques qui feront à jamais l'étonnement et le désespoir des siècles froids et glacés pour Dieu, où l'homme ne connaît plus que *la bourse* où l'on se ruine, les théâtres où l'on perd les mœurs, les hôtels de ville où se font les révolutions, les asiles où l'on dépose chaque jour des milliers de bâtards, les maisons d'aliénés et les prisons où s'entassent les tristes victimes du jeu, du libertinage et des révolutions.

A l'époque où le style ogival prit de si glorieux développements, la foi chrétienne avait de profondes racines dans les sociétés européennes; d'un côté, elle repoussait la barbarie musulmane dans les contrées de la molle et volupteuse Asie; de l'autre, elle

élevait au Christ, seul auteur de la civilisation, des demeures nobles, grandes, magnifiques, telles que les siècles précédents n'en avaient jamais érigé à sa gloire, et où tout porte l'homme vers le ciel par la vivacité de la foi, par l'ardeur de l'espérance et par la flamme de la charité. « Il n'est » âme si revêche, disait Montaigne, qui ne » se sente touchée de quelque révérence, » à considérer la vastité sombre de nos » églises. »

Ceux qui, n'ayant jamais vu l'église de l'Epine, auraient la curiosité de parcourir cette notice, seront étonnés sans doute que nous parlions de ce monument, érigé dans une modeste campagne, comme s'il s'agissait de l'immense cathédrale d'une de nos grandes cités. Ils s'imaginent apercevoir sur une éminence, dominant les plaines si nues de la Champagne, une basilique comme Notre-Dame de Reims ou de Chartres, « avec » ses tours ou ses flèches élevées, transpa- » rentes et chargées de ciselures, avec ses » mille clochetons élancés, semblables à » des sentinelles qui veillent à la garde du » temple ; avec ses corps d'animaux plus » ou moins hideusement contournés, pé- » niblement accrochés aux angles des mu- » railles et la gueule béante ; avec ses portes » aux voussures garnies d'anges et de saints ; » à l'intérieur avec son arc aigu ; avec ses

» piliers s'élevant en colonnes effilées; avec
» ses chapiteaux ornés de feuillage, et où
» le chêne, la vigne, le lierre, la rose, toutes
» les feuilles de nos bois, toutes les fleurs
» de nos champs sont ingénieusement com-
» binés; avec ses larges fenêtres divisées
» par des meneaux couronnés de trèfles,
» de quatre feuilles ou de rosaces; avec ses
» chapelles absidales rayonnant autour du
» sanctuaire comme la couronne du Christ.»
Eh bien! ils ne se tromperont point, et à l'occasion ils reconnaîtront Notre-Dame de l'Epine.

Après ces observations générales, nous allons étudier chaque partie du monument dont nous tâcherons de décrire les intéressants détails.

CHAPITRE II.

EXTÉRIEUR DE L'EGLISE.

Nous examinerons dans ce chapitre le portail principal et les tours, les fenêtres et les contreforts, les gargouilles et les galeries, les portails du transept.

§ Ier. Le portail occidental.

Dans les basiliques chrétiennes, alors même que l'architecture était encore gros-

statue de la sainte Vierge dans le buisson lumineux.

Le spectateur reconnaîtra aisément le premier sujet (la naissance de J.-C.), dans le deuxième plan qui est à sa gauche. On y voit la sainte Vierge couchée et élevant son fils (1) qu'elle montre avec bonheur aux hommes, comme pour leur dire que ce fruit de ses chastes entrailles est leur Dieu et leur Sauveur. A côté et à gauche de cette noble et gracieuse figure est celle de saint Joseph, donné à Marie pour époux, pour témoin de sa virginité et pour gardien de son fils.

Le troisième plan, au-dessus du précédent, continuant le même sujet, présente une étable, fermée d'une cloison, au haut de laquelle paraissent la tête d'un âne et celle d'un bœuf, que le moyen âge nous donne toujours comme témoins de cette divine naissance. A droite de ces deux animaux, on voit le soleil brillant de tout son éclat, symbole du vrai Soleil de justice venant éclairer les nations ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie, et sous le soleil un chœur d'anges célébrant la naissance du fils de Dieu, veillant autour de sa crèche,

---

(1) La tête de l'enfant est brisée et a disparu.

et réparant, par leurs adorations, l'indifférence des hommes (1).

Passant à la droite du trumeau et sur la même ligne que le dernier compartiment, on aperçoit un groupe d'anges tenant des légendes déployées. C'est le chant du *Gloria in excelsis* que les esprits célestes firent entendre, lorsqu'ils annoncèrent aux bergers que le Sauveur venait de naître à Béthléem. A droite, et un peu au-dessus de ces anges, on voit la lune dans son plein et sans aucun nuage, pour rappeler que c'est au milieu de la nuit qu'eut lieu le grand événement destiné à changer la face du monde.

Si nous descendons au premier plan de gauche, nous trouvons les principales circonstances de la passion, J.-C. lié dans le jardin de Gethsémani et garotté comme un malfaiteur, flagellé dans le prétoire de Pilate, marchant au Calvaire, chargé de l'instrument de sa croix, où il expire au milieu des outrages et des douleurs, et du

---

(1) M. Povillon-Piérard dit que c'est un chœur de bergers; mais il nous semble que jamais on n'a représenté les bergers avec des ailes, comme en ont les figures dont nous parlons. Le même auteur place encore au-dessous de ce sujet la sainte Vierge dans un appareil de gloire, et un groupe de personnages implorant sa protection ; nous n'en avons pu découvrir aucune trace.

haut de laquelle il doit attirer à lui toutes les nations.

Sur le même plan, mais à la droite, nous le voyons tout d'abord sortant glorieux du tombeau et portant le signe de notre rédemption, pendant que les gardes apostés par les juifs, paraissent renversés et à demi-morts de frayeur. Comme J.-C. est le premier né d'entre les morts, que sa résurrection est le modèle de notre résurrection future et le fondement de notre espérance, l'artiste n'a pas oublié de nous rappeler cette consolante vérité, dans une dernière sculpture représentant un énorme dragon, la gueule ouverte, d'où sortent une foule de petites figures. Il a voulu nous montrer sans doute, ou l'enfer vomissant les victimes que J.-C. lui arrache, ou la terre rendant nos corps à la vie, au moment de la résurrection générale. Entre ce dragon et le tombeau du Christ, on remarque trois personnages mutilés; c'est probablement l'apparition du Sauveur aux disciples d'Emmaüs, pour les convaincre de la vérité de sa résurrection.

Dans le deuxième plan, à droite, est placée la seconde histoire que nous avons indiquée, celle de la découverte de la statue de la sainte Vierge dans le buisson de l'Epine. Cependant elle n'est qu'à demi représentée. On aperçoit bien, il est vrai,

une colline au pied de laquelle apparaissent des brebis courant çà et là, comme si elles étaient chassées par un objet effrayant, et les deux bergers à demi-renversés par la peur, tandis qu'au sommet, on découvre de jeunes agneaux s'avançant tranquillement comme vers un lieu de sûreté ; mais on ne voit ni le buisson, ni la figure de la sainte Vierge. A gauche de cette scène se trouvent deux personnages considérables, couverts de manteaux, dont l'un porte une couronne sur la tête. Nous pensons que ce sont les rois Charles VII et Louis XI, les deux principaux bienfaiteurs de cette église (1).

L'entrée de la basse nef de droite, dont le tympan est rempli d'arcades tréflées, nous montre le martyre de saint Sébastien, natif de Narbonne et officier dans les armées de l'empereur Dioclétien. Accusé comme chrétien, mais inébranlable dans sa foi, malgré les promesses et les menaces du tyran persécuteur, il fut condamné à être attaché à un poteau et percé de flèches. Sa mort arriva

---

(1) M. Povillon-Piérard n'en fait pas mention. Un architecte croit que ce sont les rois Mages, parce que ces personnages sont placés sur la même ligne que la naissance du Sauveur, quoique séparés par le trumeau ; nous ne sommes pas du même avis ; les Mages sont toujours représentés au nombre de trois.

l'an 288. On peut le citer comme un des héros du christianisme à cause de son zèle pour le salut de ses frères, de sa fidélité envers Dieu, et de son courage au milieu des tourments.

L'entrée de gauche est ornée d'un bas-relief représentant le drame douloureux de Marie au pied de la croix, au moment où le Sauveur agonisant dit à sa mère en lui montrant saint Jean : Voilà votre fils ; et à celui-ci : Voilà votre mère. Testament admirable et tout à fait consolant, puisqu'il donna Marie pour mère à tous les chrétiens dont le disciple bien-aimé était la figure.

Ces sculptures, dont la plupart sont bien conservées, et quelques-unes usées par le temps, ou mutilées par d'autres causes, sont couronnées de dais élégamment fouillés ; les arcades extérieures des voussures sont surmontées, chacune, d'une magnifique accolade élancée, ornée de crochets sur les arêtes, terminée par une feuille végétale contournée en corbeille, et finissant par une gracieuse pyramide. Sur celle du milieu, qui est la plus haute et la plus large, on voit N. S. J.-C. en croix, au moment où il accomplit le grand acte de la rédemption des hommes, comme pour dire aux protestants qui le nient, qu'aux yeux des catholiques il est le seul médiateur entre Dieu et les hommes.

Le portail, dont nous venons de décrire les particularités les plus remarquables, est, dans toute son étendue et à la hauteur de ses accolades, traversé par une galerie en pierres, tout à jour et admirablement travaillée. Aux deux extrémités, on voit s'avancer quatre figures d'animaux, servant à l'écoulement des eaux. Au milieu de ces animaux, on remarque près du Christ, d'un côté une figure d'homme, de l'autre une figure de femme, portant toutes deux un costume religieux. Celle de droite a les yeux fixés sur un livre ouvert; celle de gauche les mains jointes dans l'attitude de la prière. L'artiste n'aurait-il pas voulu indiquer qu'on ne doit venir dans le temple que pour s'instruire de la doctrine de J.-C., ou pour prier, si l'on ne veut être semblable à ces animaux sans raison qui ne servent que de vains ornements, ou ne savent faire que des grimaces?

Cette belle galerie forme comme l'encadrement de l'étage supérieur, orné au centre d'une grande rose, bien exécutée et refaite en 1846 sur le modèle de celle que la foudre avait brisée en 1824.

Aux deux côtés sont des fenêtres simulées dans les trumeaux; leur vide était destiné à recevoir des statues. Nous ne savons pas si jamais elles y ont été posées, ou si elles sont tombées, comme beaucoup d'autres,

. ... fronton, comme dans presque toute
églises ogivales, est couronnée de troi
.mides d'égale hauteur, ornées de cro·
s et terminées par des lis avec un
x au milieu. C'est un genre d'architec
peu gracieux et qui a l'inconvénien
raser le portail (1).

§ II. Les tours.

l'origine du christianisme, les persé·
urs reprochaient aux chrétiens de n'a
ni temples, ni autels, ni sacrifices
it l'insulte ajoutée à la cruauté. La
gion avait des temples, dans ces temple
ent des autels, sur ces autels était un
ifice. Mais ces temples étaient les ca·
nes des rochers, les catacombes de
s, la solitude des forêts. Si le paganism
raissait dans nos contrées; l'Eglise, en

lui montrant ses tours majestueuses et ses flèches élancées, pourrait lui dire à son tour qu'il n'a et n'a jamais eu de temples. Car, en dehors du catholicisme, ce que l'on nomme ainsi ne ressemble guère qu'à un palais destiné au jeu de la bourse, ou aux représentations théâtrales, à moins que ce ne soient les édifices dont les prétendus réformateurs l'ont dépouillé. Lorsque l'enfer eut épuisé sa fureur et sa rage, et que le fils de la Vierge eut chassé de la terre un Jupiter incestueux, un Mercure voleur, une Vénus infâme; la croix domina sur les plus fières cités comme sur les plus humbles hameaux. Cependant ce ne fut que vers le milieu du VIIIe siècle que l'on commença à élever sur les temples chrétiens ces tours imposantes qui, dans les siècles du style ogival, en font un des plus beaux ornements, et qui, du plus loin qu'on les découvre, semblent inviter l'homme à mettre sa confiance en celui qui veille sur lui du haut des cieux.

Les tours de l'Epine, flanquées chacune d'une tourelle où se trouve un escalier, ornées de pinacles et de contreforts couverts de dentelles, sont carrées et percées de fenêtres géminées aux quatre côtés, et à la hauteur du beffroi. Celle du nord, privée de sa flèche, n'en a conservé que le piédestal octogone, orné d'une gracieuse ba-

lustrade. Autour de sa base, existait une galerie à jour lui servant de couronnement, mais qu'on a été forcé de descendre à cause du mauvais état où elle était réduite, faute d'entretien et de réparations. La flèche qui la surmontait était moins élevée que celle du midi ; nos vieillards, encore pleins de son souvenir, disent qu'elle était beaucoup plus délicate et qu'elle ne dépassait pas en hauteur la couronne royale de sa compagne. Nous n'avons donc qu'à nous occuper de la flèche méridionale, et c'est par là que nous terminerons la description du portail de notre église.

Cette flèche est bien digne de fixer l'attention par sa légèreté, la multiplicité et le fini des sculptures dont elle est couverte. On se demande comment un morceau aussi svelte, et que de loin on prendrait pour une aiguille perçant les nues, peut résister à la violence des vents et des ouragans qui soufflent avec tant de force sur cette éminence entourée d'une plaine immense, et dont rien ne peut diminuer le choc. La pyramide dont elle est formée se compose de six branches en pierre, couvertes de feuillages, s'appuyant à sa base sur de gracieux contreforts, et s'élançant dans l'espace, pour se réunir au sommet dans un bouquet aussi en pierre, sur lequel est placée la boule qui supporte la croix surmontée d'un

coq. Toutes ces sculptures sont d'un fini de travail remarquable. Mais le principal ornement de cette flèche, d'une hauteur de 55 mètres, est la couronne royale placée au milieu de son élévation, et ajoutant à sa solidité en même temps qu'elle contribue à sa beauté. Cette décoration, tout à la fois religieuse et patriotique, rappelle la protection de Charles VII, à la générosité duquel est due la continuation et peut-être l'achèvement de l'édifice.

§ III. Les fenêtres et les contreforts.

En passant de la description du portail principal de l'église de l'Epine à l'étude de toutes ses parties extérieures, nous ne faisons réellement que changer de jouissances. Ce monument a partout ses beautés, et l'aspect général en est très-pittoresque. Si, vu de loin, il étonne par sa masse, à mesure qu'on s'en approche, il grandit encore. On aime à découvrir la lumière se jouer dans ses fenêtres transparentes, et ses murs noircis par le temps étaler leur luxe de sculpture aux rayons du soleil qui en fait ressortir tous les détails.

Comme tous nos grands édifices religieux du XIIIe, du XIVe et du XVe siècle, l'église de l'Epine est partout soutenue par des contre-

bête tellement mutilée qu'il n'était guère possible d'en reconnaître l'espèce. Pendant l'hiver de 1853, une pierre, en se détachant du pinacle supérieur, l'a entièrement brisée et renversée à terre.

La gargouille du deuxième contrefort représente un satyre ou démon dont la tête est couverte d'un capuchon de moine. C'est sous ce dehors bizarre qu'on peint assez souvent l'esprit de ténèbres dans la tentation de J.-C. au désert.

La troisième n'a rien d'extraordinaire : c'est tout simplement une tête de vache. La quatrième est entièrement brisée ; nous pensons que c'était un lion dont les pattes restent assez bien dessinées.

Au pilier soutenant un angle de la chapelle qui sert de sacristie, nous avons pour gouttière un homme qui en porte un autre à califourchon sur ses épaules, et qui le tient fortement par les jambes pour l'empêcher de tomber.

Vient ensuite un homme à cheval sur un monstre marin, dont il ouvre l'énorme gueule par laquelle s'échappent les eaux. Au-dessus de cette sculpture, on voit un singe essayant par ses grimaces de contrefaire celles du monstre.

Au pilier suivant se trouve Bacchus, tenant d'une main un broc et de l'autre une tasse.

Le second contrefort de l'abside étale une figure d'homme tout à fait hideuse, ayant la bouche horriblement ouverte, et tenant une marotte serrée contre sa poitrine. Ne serait-ce pas l'emblême de la folie, comme le personnage précédent est celui de l'ivrognerie?

Nous remarquons ensuite un homme tenant sa tête d'une main, ayant aussi la bouche ouverte d'une manière démesurée, et les yeux sortant de la tête, ce qui le rend épouvantable. Il exprime bien, ce nous semble, la situation d'un homme en proie à une violente douleur, ou dominé par une furieuse colère.

La gouttière suivante est une figure qui paraît d'une fort singulière et bien malicieuse invention. C'est une femme dans l'attitude d'une personne qui satisfait à un besoin naturel. Il serait à désirer que le sculpteur, soit dans le costume, soit dans la posture de ce personnage plus qu'original, eût ménagé davantage la modestie et la pudeur, et moins offensé les yeux du spectateur.

La gargouille du quatrième contrefort nous offre une sculpture plus décente dans un guerrier à la barbe fort épaisse, et ayant en main un long cimeterre.

Près de ce guerrier, nous voyons, dans un seul bloc de pierre, deux figures, dont

la principale est une chèvre au poil hé rissé, et vomissant un petit personnage qu sortant de sa gueule, la saisit par les oreille et fait une affreuse grimace.

A côté de cette gouttière, se trouve un chatte toute mamelue, tenant dans se griffes de devant un enfant par les épaule sur lesquelles elle est appuyée.

Au cinquième contrefort est accroché u monstre vorace, tenant dans ses pattes un figure d'homme qui lui sert d'appui. L mal que le monstre cause à ce dernier, o la peur qu'il a d'en être dévoré, lui fai faire une vilaine et affreuse grimace; mai certaines parties de cette sculpture cho quent encore par leur nudité. Le monstr dont nous parlons ne serait-il pas l'emblêm du temps qui n'épargne rien, et l'homm celui de ses victimes?

Vient ensuite une licorne, au-dessus d laquelle on aperçoit une truie assise sur se pattes de derrière et jouant de la harpe C'est sans doute une nouvelle leçon pou apprendre au spectateur combien il est in convenant à un homme vicieux, dont ce animal immonde est l'emblême, de chante les louanges du Dieu de toute sainteté; ce chants et ces louanges ne devant se trouve que sur les lèvres de l'homme innocent o de l'homme repentant.

Tout près de la licorne, on remarqu

encore un pourceau, désignant probablement les passions honteuses dans lesquelles se plonge celui qui, n'ayant point la foi, n'est retenu par aucun frein.

La dernière gargouille du rond-point présente un dogue ayant un collier, auquel est attaché un grand anneau. Ce ne peut être que le symbole de la fidélité et de la vigilance.

Aux quatre contreforts qui se trouvent entre le portail septentrional et la tour privée de sa flèche, on ne remarque qu'une seule gargouille capable de fixer l'attention, ou plutôt devant laquelle on doit passer sans y porter les regards. C'est un homme dans une posture encore plus indécente que celle de la femme dont nous avons parlé. D'une main, il soutient sa mâchoire avec une horrible contorsion; de l'autre...... M. Brisson, en 1824, l'a fait mutiler en partie, afin que les yeux fussent moins choqués à sa vue.

Outre ces gouttières, il y a encore beaucoup d'autres gargouilles, ou apparences de gargouilles, tant au sommet des tours et des trois portails, que sur les piliers et sur les combles; mais elles n'offrent pas, comme les précédentes, des particularités remarquables. Ce sont, pour la plupart, ou des dogues avec leur collier, ou des griffons, ou des animaux de différentes espèces,

comme nous en voyons sur toutes les églises ornées de sculptures. Seulement à l'Epine, presque toutes ces figures d'hommes ou d'animaux, plus ou moins grimacières, sont revêtues de capuchons de moines. Pourquoi cette particularité? Les artistes se seraient-ils déjà sentis atteints des idées que le moine Luther mit en vogue dans un certain monde? Les gargouilles sont au nombre de quatre-vingt-quatre; mais plusieurs ne servent aucunement à l'écoulement des eaux, et ne doivent être considérées que comme des médailles d'ornement.

§ V. Les galeries.

En donnant aux contreforts tant de grâce et de solidité, les deux architectes de l'église de l'Epine se sont parfaitement bien entendus dans la construction des belles galeries en pierre, sculptées à jour, et règnant tant autour des combles de la grande nef et du chevet, qu'autour des ailes et de toutes les chapelles absidales. Ce double cordon, en se continuant sans interruption d'une tour à l'autre, présente un coup d'œil admirable, et l'on s'aperçoit que les artistes ont eu le même goût et la même pensée, en supprimant la construction d'une haute charpente. Ce système aurait pu, non pas nuire sans doute au chef-d'œuvre conçu

et exécuté par eux, du moins en cacher toute la beauté et la délicatesse. Ils ont eu recours à une couverture plate et assise presque immédiatement sur les voûtes, en sorte que cette charmante ceinture de galeries domine avec avantage non-seulement autour de la partie supérieure de l'édifice, mais aussi autour des collatérales et des chapelles du rond-point.

Pour jouir parfaitement du coup d'œil qu'offre ce monument, il ne suffit pas d'en visiter le détail, comme nous venons de le faire, il faut monter au sommet des tours. C'est de là que ces galeries si légères et si ingénieusement variées dans leurs sculptures, nous dessinent agréablement le plan du corps principal et des parties inférieures qui l'environnent avec tant de grâce en lui donnant de la solidité.

§ VI. Les portails du transept.

Nous ne dirons qu'un mot du portail septentrional, car il se présente avec la plus austère simplicité, sans aucune sculpture et sans ornement d'aucun genre. L'entrée double n'a ni parvis, ni voussures; elle est seulement surmontée d'un fronton appliqué au mur et garni de crochets. Au-dessus, se trouve une large fenêtre à cinq

divisions, mais fermée à cause de l'orgue placé dans cette partie du transept.

Si maintenant nous passons au portail du midi, nous retrouverons presque tout le luxe d'ornementation que nous avons remarqué au portail occidental.

Flanqué de deux tourelles où sont des escaliers pour monter au sommet de l'édifice, il en reçoit un air d'imposante majesté dont celui du nord est complètement privé. La façade est ornée d'une magnifique galerie en pierre, mais d'un autre dessin, plus ouvragée que celle dont nous avons parlé dans l'article précédent, et surmontée d'une pyramide tout à jour.

Sous la partie inférieure est percée une grande arcade assez profonde, au milieu de laquelle s'ouvre une double porte, divisée par un trumeau. Au-dessus de ce trumeau surmonté d'un pinacle admirablement travaillé, existait une statue qui a disparu. Les ébrasements, où l'on remarque de fort belles draperies, avaient six hautes statues, détruites comme toutes les autres.

Sur le tympan de l'arcade est un bas-relief représentant, en plusieurs groupes, les principales circonstances de la vie de saint Jean-Baptiste, dont la chapelle est près de ce portail. La première sculpture à gauche du spectateur nous montre l'apparition de l'ange Gabriel à Zacharie, pendant qu'il

priait dans le temple, pour lui annoncer la naissance d'un fils *qui serait grand devant le Seigneur, et qui devait préparer les voies au Messie.*

La deuxième rappelle la punition exercée contre ce prêtre incrédule, devenu muet pour avoir douté de la parole de l'ange. On le voit écrivant sur des tablettes le nom qu'il voulait donner à son fils nouveau-né.

La troisième est la circoncision de l'enfant.

La quatrième nous montre saint Jean dans le désert, vêtu d'une tunique de poils de chameau et se préparant à sa mission par une vie austère et pénitente.

La cinquième, c'est le saint Précurseur prêchant la pénitence au peuple qui accourt en foule autour de lui, et qu'il baptise dans les eaux du Jourdain.

Sur la sixième, nous voyons trois figures, celle de saint Jean, cet intrépide défenseur de la vertu et des lois saintes du mariage; Hérode, cet incestueux couronné, sale victime des plus honteuses passions; enfin Hérodiade, épouse du frère d'Hérode, dans l'attitude et le costume d'une femme qui, ayant violé la foi conjugale, a levé le masque et abjuré toute pudeur. C'est le moment où le saint Précurseur reproche à ce couple infâme ses débauches et ses monstrueuses impudicités.

La septième nous fait assister à ce fameux festin donné par le roi juif au jour anniversaire de sa naissance, où une vile danseuse, digne fille d'une mère adultère, exerce son talent devant ce prince sans mœurs, et reçoit en retour la promesse d'obtenir tout ce qu'elle lui demanderait.

Près de cette scène, dans la huitième et dernière sculpture, est un soldat armé d'un cimeterre dont il frappe le courageux censeur du vice. A côté de lui on voit Hérodiade, la danseuse, emportant sur un plat cette tête que la mort seule a pu réduire au silence.

Malheureusement ces belles et délicates sculptures sont moins bien conservées que celles du grand portail, et plusieurs parties ont été indignement mutilées.

Ne soyons pas surpris que l'artiste ait ici représenté cette histoire. C'était en cet endroit, comme nous l'avons vu, que se trouvait la chapelle primitive de Saint-Jean-Baptiste, et où fut déposée pendant plusieurs années la statue découverte dans le buisson lumineux; il était juste de conserver ce double souvenir à la postérité.

Changeons maintenant de tableau. Les beautés artistiques que nous avons eu à admirer dans toutes les parties extérieures de l'édifice, doivent nous inspirer le désir d'en connaître aussi l'intérieur. Hâtons-

nous donc de pénétrer dans un sanctuaire qui doublera nos jouissances et notre étonnement.

CHAPITRE III.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.

En entrant dans cette basilique, on remarque au premier coup d'œil que toutes les parties se lient les unes aux autres pour former un magnifique ensemble, d'une parfaite régularité. Il serait difficile de trouver, dans un édifice élevé au XVe siècle, une pureté de lignes aussi caractérisée, et un style encore aussi majestueux, quoique à cette époque l'art ogival commmençât déjà à décliner.

L'église de l'Epine, formant une croix latine, mesure 60 mètres de longueur du portail occidental au chevet, 16 mètres de largeur dans la nef, 25 mètres dans le transept entre les deux portails du nord et du midi, et 16 mètres 60 centimètres de hauteur du pavé à la clef de voûte de la partie supérieure.

Un jour brillant, beaucoup trop éclatant même, se répand de toutes parts, par un

double rang de fenêtres, ajoutant encore à la beauté de l'édifice. Il est à regretter que tous les vitraux de couleur dont il était orné dans le principe aient été détruits. On comprend combien cette église a perdu de cette imposante et sombre majesté qui inspire tant de respect dans nos grandes cathédrales exemptes de pareils désastres.

Après ce coup d'œil général, examinons en particulier : 1° la nef et ses collatérales; 2° le jubé; 3° le chœur et le sanctuaire; 4° le transept et les doubles nefs; 5° les chapelles de l'abside; 6° les carrelages historiés.

§ I. La nef et ses collatérales.

La nef, accompagnée seulement de deux bas côtés sans chapelles, est formée de six travées, soutenues par douze piliers isolés, auxquels correspondent un nombre égal de piliers engagés. Nous remarquerons, quant à ces piliers, une bizarrerie qui ne peut s'expliquer que par le changement d'architecte dans la construction de l'église. Ceux qui soutiennent les deux premières travées, au lieu d'être composés de colonnes et de colonnettes arrondies, comme tous les autres piliers, présentent des nervures prismatiques, ce qui indique clairement l'é-

poque où ils furent élevés (le XV[e] siècle) (1). S'il est à regretter que l'infidèle Patrice se soit enfui avec les fonds qui lui avaient été confiés, l'église de l'Epine n'a eu qu'à gagner, en retrouvant dans l'habileté d'un architecte français les belles formes du XIV[e] siècle. En effet, s'il peut y avoir de plus grandes difficultés vaincues pour tracer un profil hardi, pour conserver la pureté des angles, pour fouiller tous les interstices; l'effet général de la perspective doit perdre une de ses principales beautés. L'œil se repose avec délices sur ces grandes et belles lignes que la saillie des colonnes et des colonnettes établit dans toutes les parties de l'édifice, tandis qu'il ne saurait embrasser à la fois les détails minutieux des innombrables faisceaux de nervures tranchantes.

Si, des piliers, nous élevons nos regards jusqu'aux voûtes, nous les trouvons exécutées avec art et délicatesse, retombant avec grâce sur les chapiteaux des colonnes, admirablement sculptés et ornés, pour la plus grande partie, d'un double rang de feuilles frisées.

Au-dessous des fenêtres supérieures, une galerie étroite et obscure, formée de gra-

---

(1) Voir, pour l'époque de la construction de l'église, ch. 1[er] de la 2[e] partie.

cieuses colonnes et d'arcades, règne autour de la nef et du chœur, et surmonte immédiatement les arcades des bas côtés. Pour unir la partie septentrionale de cette galerie avec celle du midi, dans toute la largeur du grand portail et au-dessous de la grande rose, il existe une autre galerie à jour, dans le genre de celles qui entourent l'extérieur de l'église, mais d'un travail beaucoup plus délicat, et en tiers-point, ce qui donne à ce portail une grâce digne de sa majesté extérieure.

§ II. Le jubé.

On donne le nom de jubé à une galerie placée au-dessus de l'entrée du chœur, où l'on chantait les leçons des matines, et d'où l'on faisait au peuple la lecture de l'épître et de l'évangile. On l'appela ainsi, à cause de la formule par laquelle le lecteur demandait la bénédiction de l'évêque : *Jube, Domine, benedicere.* Cette galerie, fort ancienne dans l'Eglise d'occident, prit un grand développement dans le XIIIe siècle, et reçut au dedans et au dehors du chœur de nombreuses décorations, offrant tout le luxe de l'architecture et de la sculpture.

Quant à l'utilité du jubé dans nos églises actuelles, voici ce qu'en dit M. de Caumont : « L'établissement des jubés remonte

» à l'époque où, pour se garantir du froid,
» on entoura le chœur de beaucoup de ca-
» thédrales, de murs qui barraient la partie
» inférieure des arcades ; on n'en voit guère
» maintenant qui remontent au delà du
» xve siècle. Si quelques-uns, comme celui
» qui existe dans une des églises de Troyes
» (la Magdeleine), sont remarquables par
» la richesse de leurs ornements, presque
» tous interrompent très-désagréablement
» la perspective et nuisent à l'effet général.
» C'est donc avec raison que parfois on les
» a fait disparaître quand ils étaient mo-
» dernes, mais il faut bien se garder de
» détruire ceux qui offrent quelque mérite
» architectonique. »

M. Smith, inspecteur général des cathédrales de France, envisage la question sous un autre point de vue ; voici ses paroles :
« Le sanctuaire, que le moyen âge dérobait
» aux yeux avec tant de soin, au-dessus
» duquel planait un nuage d'encens, qui
» rappelait cette nuée se reposant sur le
» temple de Jérusalem au moment de sa
» consécration, ce sanctuaire est aujour-
» d'hui ouvert de toutes parts. On prétend
» que ces clôtures n'ont aucune significa-
» tion. On nie et la tradition de l'ancien
» sanctuaire conservée dans le nouveau,
» et l'allégorie du voile qui se déchira de
» haut en bas, au moment solennel où le

» sacrifice fut consommé, allégorie si bien
» représentée par l'ouverture de la riche
» portière du jubé gothique, au moment de
» la consécration. On ne veut voir dans ces
» riches barrières, où l'art avait prodigué
» toutes ses magnificences, que de mes-
» quines précautions prises contre le vent
» et le froid, au temps où l'on chantait
» matines au milieu de la nuit. Le clergé
» du moyen âge célébrait les saints mystères
» dans cette enceinte, impénétrable aux
» regards et presque à la pensée; depuis,
» le célébrant n'a pas cru pouvoir être ja-
» mais assez en vue. Alors on a abattu les
» jubés et les clôtures qui le dérobaient aux
» regards. »

Pour répondre aux personnes qui désireraient voir enlever le jubé de l'Epine, *afin de laisser enfin à cette église l'orgueil d'étaler pour la première fois toutes les beautés de sa noble architecture*, nous citerons encore les paroles d'un grand écrivain de nos jours, M. de Montalembert, non moins illustre par sa foi vive que par son génie :
« C'est que, voyez-vous, nous allons prier
» et adorer, là où vous n'allez que rêver et
» admirer; c'est qu'il nous faut, pour y
» bien prier, nos vieilles églises, telles que
» la foi si féconde et la piété si ingénieuse
» de nos aïeux les ont conçues et créées,
» avec tout leur symbolisme inépuisable et

» leur cortége d'inspirations célestes ca-
» chées sous leur vêtement de pierre. C'est
» là que se dresse encore devant nous la
» vie tout entière de nos aïeux, cette vie si
» dominée par la religion, si absorbée en
» elle; leur imagination si riche et si inta-
» rissable, mais en même temps si réglée et
» si épurée par la foi; leur patience, leur
» activité, leur résignation, leur désintéres-
» sement; tout cela est devant nous, *leurs*
» *tièdes et faibles descendants*, comme une
» pétrification de leur existence si exclu-
» sivement chrétienne. C'est que pas une
» de ces formes si gracieuses, pas une de
» ces pierres si fantastiquement brodées,
» pas un de ces ornements qu'on appelle
» capricieux, n'est pour nous sans un sens
» profond, une poésie intime, une religion
» voilée. C'est qu'il nous est permis et
» presque commandé de voir dans cette
» croix allongée, que reproduit le plan de
» toutes les églises anciennes, la croix sur
» laquelle mourut le Sauveur; dans cette
» triplicité perpétuelle de portails, de nefs
» et d'autels, un symbole de la trinité divine;
» dans la mystérieuse obscurité des bas
» côtés, un asile offert à la confusion du
» repentir, à la souffrance solitaire.....;
» dans l'éclatante lumière concentrée sur
» le sanctuaire, une lueur de la gloire cé-
» leste; *dans le jubé, un voile abaissé entre*

du jubé qui a été taillée et posée de manière à ne pas leur causer le moindre dégât.

Deuxième preuve. Nous avons vu précédemment que les piliers de l'église, à l'exception de ceux sur lesquels reposent les voûtes des deux premières travées, près du grand portail, sont dans le style du XIVe siècle, tandis que ceux du jubé sont en nervures prismatiques. Il faudrait donc supposer que l'architecte anglais, à qui on doit certainement attribuer les premiers, aurait construit le jubé quand il a jeté les fondements de l'édifice, ce qui est absurde ; ou que son successeur aurait abandonné ces belles lignes qui font la beauté du monument achevé par lui, pour reprendre un style beaucoup moins parfait, ce qui n'est pas supposable.

Troisième preuve. Les trois arcades du jubé sont en *talon* ou *accolade*, c'est-à-dire que la partie supérieure de l'ogive se relève en pointe très-aigue et non en tiers-point, comme dans toutes les autres parties de l'édifice. Or, d'après M. de Caumont et M. l'abbé Bourassé, quoique cette disposition se rencontre quelquefois dans le XVe siècle, elle ne fut usitée surtout qu'à la fin de ce siècle et au commencement du XVIe.

Quatrième preuve. Sous ces mêmes arcades en talon, on remarque aussi le *feston* ; et quoique, d'après le même M. de Cau-

mont, cet ornement soit très-commun dans les monuments du xv° siècle, c'est le seul endroit de toute notre église où il se rencontre.

Cinquième preuve. Enfin, dans l'escalier de gauche, bien différent de celui de droite, outre le plein cintre et le chapiteau corinthien à l'une des colonnes cannelées, on trouve les ornements de la renaissance. Nous laissons néanmoins à de plus habiles que nous à vider cette question scientifique.

§ III. Le chœur et le sanctuaire.

Le chœur de l'Epine, y compris le sanctuaire, formé de trois travées et reposant sur dix piliers, présente absolument les mêmes caractères que la nef, et ne formerait avec elle qu'un magnifique ensemble, sans le jubé qui coupe l'église en deux parties bien distinctes, et l'empêche, comme dit M. Povillon-Piérard, d'étaler toutes les richesses de sa noble architecture. Si cette enceinte, où repose nuit et jour le Saint des Saints, paraît peut-être un peu trop simple au premier coup d'œil, cette simplicité se relève et s'ennoblit par la structure du beau chevet qui la termine et qui l'éclaire. Il est à pans coupés, comme les ronds-points de nos plus belles basiliques de France.

§ IV. Le transept et les doubles nefs.

Lorsque, après trois siècles entiers (souffrances et d'épreuves, la religion chr tienne put enfin sortir pour jamais d cryptes, qui trop souvent avaient couve de leurs ombres la majesté de ses mystère elle commença à déployer ses rites a gustes, dont la pompe et la sainteté ach vèrent la victoire que déjà l'imposante v rité de ses dogmes et la beauté de sa mora lui avaient assurée sur le paganisme. I quittant les catacombes, elle manifesta to d'abord dans la construction et dans la di position de ses temples, les doctrines sı blimes qui devaient changer la face de terre et régénérer le monde.

Sous l'influence et l'empire de l'idolâtri quelques individus riches et puissants fo maient à eux seuls tout un peuple, tou une nation, tout le genre humain; le rest c'est-à-dire plus des trois quarts des hab tants de la terre, n'était qu'un vil troupe d'ilotes et d'esclaves, ou plutôt, pour en ployer l'insultante expression d'un ancie ils n'étaient que *des choses* dont on pouv user ou abuser à son gré, jusqu'à les fo cer, pour le plaisir d'un petit nombre, (s'égorger mutuellement dans les amph théâtres, jusqu'à les faire déchirer par l lions dans les cirques, jusqu'à les jet

même tout vivants dans les viviers, afin de servir de pâture et d'engrais aux poissons. On conçoit dès lors que les édifices religieux, si toutefois on peut donner ce nom à des monuments où le démon avait établi sa demeure, devaient être un sanctuaire sévèrement interdit au peuple, ouvert seulement aux prêtres, aux sacrificateurs et à quelques initiés.

Le christianisme, religion toute de charité, paraissant sur la terre, venait donner au monde d'autres leçons, établir d'autres mœurs ; il venait sauver tous les hommes sans distinction, en proclamant leur égalité devant Dieu et leur fraternité dans son Christ ; il venait inviter le peuple, c'est-à-dire ceux qui trop souvent sont malheureux, et ont le plus besoin de prières et de consolation, à se réunir et à se presser autour du sanctuaire ; il se serait donc trouvé bien à l'étroit dans la forme exigue des temples païens, où peu de personnes pouvaient pénétrer, et dont l'idole, comme le dit spirituellement un auteur moderne, disparaissait souvent dans la fumée d'un grain d'encens. Il dut nécessairement dilater les enceintes sacrées, agrandir les temples, et les rendre tels qu'ils pussent convenir à un peuple entier d'adorateurs.

Dans le principe, les églises chrétiennes formaient un parallélogramme beaucoup

plus long que large, divisé en trois galeri
ou nefs, dont celle du milieu avait plus
largeur que les autres. Les galeries ou n
latérales étaient occupées par les fidèl
les hommes à droite et les femmes à gauch
la portion inférieure de la galerie centra
était réservée aux cathécumènes, qui,
participant pas encore à la célébration d
saints mystères, venaient seulement écout
les instructions.

Lorsque l'architecture sortit du tris
état où l'avait réduite pendant plusieu
siècles l'invasion des barbares, elle put do
ner encore de plus vastes dimensions a
basiliques qu'on élevait partout, en
élargissant vers le milieu, de manière q
cette partie, avec la nef principale, pr
sentât la forme d'une croix. Peut-être a-t-
voulu montrer par là que ces majestue
et gigantesques édifices étaient élevés
celui-là seul qui avait sauvé et civilisé
monde par sa croix; ou, comme l'ont pen
plusieurs auteurs, avait-on le dessein
rappeler le souvenir de cette croix lum
neuse qui apparut à Constantin, avant
combat où le dernier tyran païen per
l'empire et la vie.

Le transept de notre église, assez saillan
puisque de chaque côté il dépasse la n
d'une travée, est tout à fait dans le sty
général de l'édifice. La partie méridiona

paraît cependant plus noble et plus achevée. La façade servant d'entrée et par où le jour pénètre avec profusion, a une belle rose placée sous une arcade qui couvre la double porte. Au-dessus de cette rose à ouvertures trilobées, est une sorte de balcon, mais sans garde-corps, surmonté d'une grande verrière à cinq divisions. La partie septentrionale se ressent de l'austère simplicité du portail, et n'est éclairée que par une faible verrière, construite au-dessus de la porte également double, mais d'une moindre dimension que celle du midi. Dans cette partie de l'église se trouve un puits, remontant sans doute à l'époque de sa construction, mais dont nous n'avons pu découvrir l'origine.

A la suite de l'extrémité du transept, et en tournant à l'orient, il existe de chaque côté une double basse nef, composée de deux travées, en tout semblable aux autres ailes de l'église, et se terminant par une chapelle qui forme la première des chapelles absidales dont nous avons maintenant à parler.

§ V. Les chapelles de l'abside.

Dans toutes les grandes églises du moyen âge, on voit rayonner autour du sanctuaire plusieurs chapelles, renfermant un autel,

d'un ciseau moins habile. Cependant nou
avons entendu plusieurs fois des connais
seurs dire que, pour ceux qui n'ont pas v
le tombeau du Christ dans l'église de Sain
Mihiel, le nôtre ne manque pas de mérit
et peut passer pour un morceau remar
quable. Cette sculpture provient de l'églis
des Cordeliers de Châlons, d'où elle fu
transportée à l'Epine en 1791, époque où l
révolution supprima les maisons religieuse
et fit démolir leurs églises.

S'il est à déplorer qu'à une certain
époque on ait eu la fureur du badigeon
nous pouvons dire assurément qu'aucun
partie de l'église de l'Epine n'a autant sou
fert que cette belle chapelle, toute défigure
par une couche de couleur noire, qu
l'humidité, naturelle au sol, a rendue tou
à fait horrible.

La cinquième chapelle, parallèle à cel
du sépulcre, est dédiée à saint Nicolas, don
il existe une confrérie depuis plus de deu
siècles, et construite dans les mêmes cond
tions, sans excepter le badigeon de tout
couleurs dont on l'a revêtue en 1824.

Nous voici arrivé à cette chapelle du ch
vet, partout si remarquable par ses rich
décorations, mais d'une nudité complè
dans l'église de l'Epine. Construite sur
même plan que celles du Sépulcre et
Saint-Nicolas, placées à droite et à gauch

elle aurait pu devenir la principale chapelle absidale, si, dès le principe, on y eut placé la statue dont la découverte a donné naissance à cet édifice, au lieu de la déposer sous le jubé, endroit le moins convenable à cette destination. C'était là pourtant qu'était cette belle verrière de couleur dont nous avons parlé et qui représentait l'histoire du buisson.

Quoiqu'elle n'existe plus, nous en donnons la description telle que nous l'a laissée M. Povillon-Piérard, afin que si la fabrique peut un jour supporter la dépense et la remplacer par une nouvelle, l'artiste ait un plan détaillé pour se guider et la refaire, autant que possible, semblable à la première.

La fenêtre, comme toutes celles des bas côtés, a trois divisions. Sur le plan du milieu on apercevait un gros buisson d'épines, tout garni de feuilles, au milieu duquel était l'image de la sainte Vierge, tenant son fils, et telle à peu près qu'elle est représentée derrière la niche du petit autel du jubé, où elle est déposée. Sur le plan de droite étaient les deux bergers, premiers témoins du prodige, jouant de la cornemuse pour rappeler leurs brebis fuyant çà et là dans la plaine. Quelques agneaux se voyaient au pied du buisson, s'en approchant calmes et tranquilles, et tout en haut

était perché un hibou prêt à s'envoler, à cause du trait de lumière qui s'en échappait. Enfin sur le troisième plan, et au pied encore de ce buisson, on remarquait les mêmes bergers et d'autres personnes vénérant l'image de Marie ayant au-dessus de sa tête une étoile brillante.

Cette verrière, si intéressante par le sujet et par sa belle exécution, portait aussi différentes inscriptions, indiquant sans doute le bienfaiteur qui en avait fait don à l'église. En 1825, quoiqu'elle fut bien détériorée par le temps, on voyait encore quelques fragments de lettres et de mots, mais ne présentant aucun sens.

Le sujet de ce beau tableau était très-bien choisi, tant pour conserver le souvenir du prodige arrivé en cet endroit, que pour rappeler plusieurs des qualifications touchantes que tous les siècles ont données à Marie. Qui ne sait qu'elle est *cette étoile du matin,* annonçant la venue du Soleil de justice ; *cette étoile de la mer,* guide et protectrice de ceux qui voguent sur la mer orageuse du monde ? Le hibou, ce triste oiseau nocturne, n'était-il pas là pour nous faire souvenir, non-seulement que c'est pendant la nuit que le buisson parut tout en flammes, mais que la divine Vierge, en arrivant dans le monde, devait voir se dissiper bientôt les ténèbres de l'idolâtrie

pour faire place à la lumière de l'Evangile, symbolisée par le rayon de lumière?

Avant de terminer ce qui concerne nos chapelles absidales, nous ajouterons encore trois courtes réflexions. La première est relative aux crédences. Chacune a une niche très-bien sculptée et pratiquée dans le mur voisin de l'autel, pour recevoir tout ce qui est nécessaire au service de la messe. M. de Caumont fait remarquer que ces crédences sont très-rares dans les églises avant le XIII[e] siècle. La deuxième a rapport aux autels. Ceux de la première, de la cinquième et de la septième chapelle ont été mutilés, et la partie antérieure n'est plus qu'en simples planches peintes; la deuxième, qui sert de sacristie, n'a plus d'autel, il a été enlevé pour y placer les armoires. Mais les chapelles du sépulcre, du chevet et de Saint-Pierre et Saint-Paul possèdent encore leurs autels primitifs en pierre, sculptés dans le style de la renaissance sur la partie antérieure et sur leur unique gradin. La troisième réflexion, c'est que toutes ces chapelles, ainsi que les murs des ailes et du transept, sont ornées d'une série d'arcades fermées et supportées par de petites colonnes. Comme tous les ornements à partir du XIII[e] siècle, ces arcatures sont en tiers-point, et ajoutent encore au charmant coup d'œil que présente l'église.

§ VI. Les carrelages historiés.

Nous empruntons cet article à M. Ed. de Barthélemy, qui l'a traité en connaisseur.

Le monument de Notre-Dame de l'Epine, dit-il, a été cité, décrit si souvent qu'il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur ce sujet : son nom en effet suffit pour rappeler de suite à la mémoire ce petit village jeté sur la route de Châlons à Metz, qui, sans son église, serait demeuré parfaitement inconnu. J'avais parcouru bien des fois cet édifice avec cette pensée, regrettant, je l'avoue, de ne pouvoir à mon tour lui rendre un tribut d'hommages et d'admiration, mais n'osant pas, malgré toute mon envie, m'engager dans un chemin frayé par de nombreux devanciers. Le hasard cependant me fournit l'occasion de satisfaire mon désir, en arrêtant mes yeux sur les carreaux émaillés qui pavent les bas côtés du chœur, les chapelles latérales et le jubé de Notre-Dame de l'Epine, carreaux dont je n'ai vu mention nulle part et qui cependant méritent d'être signalés.

Il y a trois ou quatre ans à peine (1) que

(1) M. de Barthélemy écrivait ceci en 1852.

l'on a commencé à s'occuper de ces carrelages dont on enrichissait autrefois les églises. Dans les commencements, on se servait de mosaïques : au XIIe siècle, on les remplaça par des carreaux en terre cuite émaillée, dont l'établissement était beaucoup moins coûteux, beaucoup moins long et qui cependant permettait une plus grande variété de dessins. On se borna d'abord à des dessins géométriques, à des figures simples; mais bientôt le moyen âge prit le dessus; l'art, à cette époque, le plus imagé, le plus vivant de tous ceux qui aient fleuri sur la terre, ne voulut pas demeurer en arrière pour ses carrelages, lui qui prodiguait les scènes de l'histoire universelle sur les portails des églises, sur les verrières de leurs fenêtres, étendit aussi sur les carreaux un grand nombre d'histoires et de symboles; et cependant certains prélats prétendirent s'y opposer. Saint Bernard lui-même trouvait inconvenant qu'on mît tant de luxe pour décorer des pavés salis journellement. Mais son avis ne prévalut pas, et nous devons à cette heureuse résistance de magnifiques échantillons, qui quoique tronqués aujourd'hui, donnent encore une idée de ce qu'ils étaient au moyen âge.

Ces carreaux composaient à cette époque un tapis aux riches couleurs qui couvrait des chapelles entières, mais qui se montre

maintenant réduit dans tous les sens. Comme nos vieilles tapisseries, les carrelages actuels sont privés de leur bordure et rongés irrégulièrement par l'humidité. Heureux encore quand d'ignorants ouvriers n'ont pas été les reposer en brouillant toutes les figures et les symboles qu'on avait voulu représenter!

L'épaisseur de ces carreaux ne varie pas; ils ont tous deux centimètres, leur superficie varie de 0,09 à 0,13 carrés. La face qui touche le sol est unie et ce n'est qu'à ceux de Saint-Denis que l'on voit une encochure pour happer le ciment. Le mode de préparation était des plus simples : on formait des carrés d'argile et, avec un moule d'un très-faible relief, on imprimait en creux les dessins; ce creux était rempli d'argile bleuâtre; on passait un vernis jaune pour trancher sur la couleur rouge de la terre, et la cuisson achevait le travail. A Notre-Dame de l'Epine, comme je l'ai dit en commençant, les bas côtés du chœur et les chapelles étaient entièrement garnis de ces carreaux; mais actuellement les bas côtés les ont conservés en grande partie, tandis que les chapelles ne présentent plus que des fragments en désordre. Dans ce pavage, on trouve deux systèmes différents : des carreaux à fond rouge avec des figures en jaune, et d'autres en terre rouge-

brun avec des dessins en ciment de couleur plus claire. Ces derniers, qui sont dans les bas côtés, affectent des formes géométriques, ce sont des carrés, des losanges, des bandes, des demi-cercles simples ou dentelés, des parallélogrammes flanqués aux angles de cercles ovales, des croix pattées, du Temple, de Malte, quelques-unes faites au trait seulement, avec une des branches terminée par une grossière fleur de lis. Ce système est généralement attribué aux XIe et XIIe siècles, mais les carreaux de Notre-Dame de l'Epine fournissent la preuve positive que leur date est de beaucoup exagérée.

Dans les chapelles, les carreaux sont plus curieux, mieux dessinés et plus variés (1). Les principaux types sont : un fou dansant, un autre sonnant du cor, un chasseur avec son chien, un page, divers animaux, l'écu de France avec les trois fleurs de lis seulement et la couronne également fleurdelisée, des damiers. Mais la partie la plus intéressante de l'église de l'Epine, au point de vue bien entendu où je l'étudie en ce moment, est le pavage du jubé qui est au-dessus de l'entrée du chœur; c'est là que

(1) Le plus grand nombre se trouve dans la chapelle du Sépulcre et dans celle du chevet.

j'ai vu le premier carrelage complet, et jusqu'à ce jour on n'en cite guère que cinq ou six en France qui ne soient pas entamés. Il se compose de neuf rangées (1), chacune de trois carrés représentant le même dessin, et composé de quatre pavés agencés ensemble. Ces dessins ne sont qu'au nombre de quatre variétés et se trouvent nécessairement répétés. Chaque rangée est séparée de la suivante par une autre rangée de carreaux alternativement rouges et verts. Ces quatre dessins représentent : le premier, un cercle d'où pendent à l'intérieur des grappes de raisin et dans l'angle du carreau des feuilles de vigne; le deuxième, une espèce de croix aux branches ovales, à l'intérieur un cercle échiqueté et à l'extérieur des lignes dentelées et bizarrement disposées; aux angles des sortes de fleurs de lis. Les deux derniers se composent de rinceaux diversement agencés. Tels sont les carreaux que l'on voit à Notre-Dame de l'Épine.

---

(1) La largeur de ce carrelage, qui occupe presque tout le jubé, est de 0^{m},80, sur une longueur totale de 2^{m},60.

Ainsi, quoique le monument dont nous venons de tracer la description, bien imparfaite sans doute, ait été étrangement mutilé par le temps, à cause de la médiocre qualité de la pierre; par les révolutions qui n'épargnent rien, mais au contraire ne se plaisent qu'à détruire; enfin, par un trop long abandon, on a pu voir qu'il mérite encore l'attention du voyageur. Beaucoup de villes seraient fières d'avoir, même dans l'état où elle est, une église comme Notre-Dame de l'Épine, qui semble comme perdue au milieu d'une plaine presque déserte, et d'une petite paroisse dont les habitants ne peuvent occuper qu'une faible partie, même aux jours de nos plus grandes solennités. Nous la trouvons cependant quelquefois trop étroite pour la multitude des fidèles qui se pressent dans son enceinte. Quelle est la cause de cette affluence que nous voyons s'augmenter chaque année? Personne n'ignore que c'est le pélerinage établi depuis sa fondation, et dont il nous reste à parler dans la troisième partie de cette notice.

persécuteurs de la religion chrétienne eurent beau profaner ces saints lieux par les plus dégoûtants emblêmes du paganisme, le zèle de ces généreux disciples de J.-C. ne se laissait point ébranler; ils saluaient de loin, ou ils arrosaient de leurs larmes et baisaient avec amour cette terre sanctifiée par la présence, par les travaux et par les bienfaits de l'Homme-Dieu. Les dix-huit siècles écoulés depuis, n'ont point ralenti la ferveur primitive; plusieurs fois l'année, de nombreuses colonnes de pélerins affrontent la longueur du voyage, les tempêtes et les périls de la mer, les insultes et la rapacité de l'infidèle musulman, pour aller prier et se retremper dans ces lieux, témoins de tant de mystères, et ils le font avec une émotion toujours plus profonde et toujours nouvelle.

La terre sainte n'a pas été seule le but de ces pieux et lointains pélerinages. L'usage de visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs, et d'y célébrer chaque année la fête de leur mort, ou plutôt de leur triomphe et de leur entrée dans la gloire, remonte également aux premiers siècles de l'Eglise. Un des plus violents ennemis de la religion, Julien l'Apostat, est forcé d'avouer qu'avant même la mort de l'apôtre saint Jean, les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul à Rome étaient fréquentés par

une multitude innombrable de fidèles qui s'y rendaient de toutes les contrées. Et en cela il n'y a rien d'étonnant. Plus on est instruit, plus on a une foi éclairée, mieux aussi l'on comprend que la piété a besoin d'être aidée par les sens; car l'homme n'est pas un ange. La vue des reliques des saints, la vue de leur sépulcre, de leur prison, de leurs chaînes, des instruments de leur martyre, produit une tout autre impression que celle que l'on éprouve quand on en entend seulement parler de loin. Combien de fois encore les prodiges que Dieu y a opérés, n'ont-ils pas touché le cœur des plus grands pécheurs et des infidèles eux-mêmes, et n'ont-ils pas été la cause de leur conversion ! L'homme, naturellement défiant depuis qu'il a montré trop de confiance aux premiers jours du monde, peut s'imaginer qu'on lui en impose, lorsqu'on lui raconte les merveilles dont d'autres ont été l'objet en différents temps et en différents lieux; il se rend, quand il voit de ses yeux, quand il touche de ses mains. L'incrédule Thomas résista obstinément au témoignage de dix hommes qui avaient vu le Sauveur ressuscité; cet esprit fort ne put que tomber à genoux et s'écrier : *Mon Seigneur et mon Dieu !* quand il put mettre ses doigts dans les trous des clous et sa main dans la plaie du côté de J.-C.

[redacted]

Ainsi sont faits les hommes; et Dieu désirant les sauver tous, sait proportionner les moyens au but qu'il veut atteindre. On a beaucoup déclamé, on déclamera longtemps encore contre les pélerinages religieux, et cependant ceux qui crient le plus fort contre cet usage, sont souvent les premiers à en donner l'exemple. On se rappelle que pendant dix-huit ans (de 1830 à 1848), à Paris, au pied de la colonne où reposent ceux qu'à tort ou à raison on a nommés les héros de Juillet, et qui avaient succombé pendant ces journées, une foule de personnes venaient déposer des couronnes et des fleurs. C'était un pélerinage purement politique sans doute ; mais si celui-ci est juste et légitime, pourquoi le pélerinage chrétien ne serait-il qu'une vaine superstition? Pourquoi les héros de la religion, les héros de l'humanité ne mériteraient-ils pas le même respect, les mêmes honneurs que les héros de la liberté?

Plusieurs fois on a vu de nobles guerriers se rendre sur la tombe de leur général mort au champ d'honneur, appuyer la pointe de leurs épées sur la terre ou sur la pierre recouvrant ses cendres inanimées, afin de s'inspirer de son courage et de ne trembler ni devant le fer ennemi, ni devant la mort; le chrétien sait aussi qu'il a des ennemis à vaincre, des périls à éviter, des obstacles à

surmonter ; il peut donc, de son côté, aller s'instruire et se fortifier auprès de ses modèles.

Chaque année, des milliers de sectateurs de Mahomet, imitateurs en cela, ou plutôt singes de l'Eglise qui les a précédés de six siècles, vont en caravanes nombreuses à la Mecque, au tombeau de leur prétendu prophète, afin d'y puiser un redoublement de haine contre le nom chrétien et contre leurs vainqueurs ; nos Français, maîtres de l'Afrique, ne s'opposent point à cet élan ; ils respectent leur conviction religieuse, quoique fausse. Le tombeau des saints, les lieux où Dieu aime à opérer par leur entremise des prodiges en faveur de ses serviteurs ; ceux où, instruit par l'exemple, l'homme apprend à être homme et chrétien, méritent assurément plus de vénération, doivent inspirer plus de confiance que le tombeau d'un vil imposteur qui a couvert la terre de ruines, a remplacé la civilisation par la barbarie, a réduit au dernier degré de l'abrutissement la moitié du genre humain (la femme), et rendu l'autre partie l'esclave et la victime des plus honteuses passions.

Heureusement, le sentiment de la dévotion dont nous parlons est trop naturel au cœur de l'homme, pour que rien puisse l'affaiblir ou l'éteindre. Tel se moque au-

jourd'hui des pélerinages à quelque endroit révéré; mais bientôt frappé tout à coup dans sa personne par une maladie sérieuse, dans sa fortune par un revers, dans un membre de sa famille par quelque rude épreuve, il ne se montre plus aussi fier et aussi dédaigneux, il vient lui-même ou envoie implorer de sa part le Dieu qui fait éclater sa puissance où il veut et comme il le veut, et qui, quoique partout, disait à un ancien : *Ote tes souliers, car la terre où tu marches est sainte.*

Il y a quelquefois, trop souvent même, des abus dans les pélerinages ; mais où n'y en a-t-il pas sur la terre ? Quiconque croirait obtenir infailliblement, ou emporter d'assaut une faveur qu'il désire, tenterait le Seigneur sans doute et serait indigne d'être exaucé; car Dieu a dit lui-même : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Mais s'il vient avec une humble confiance dire comme les infortunés de l'Evangile : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir ;* ou bien : *Celui que vous aimez est malade ;* ou bien encore : *faites que ce calice* (de douleur *s'éloigne de moi ; cependant que votre volont s'accomplisse et non la mienne ;* celui-là pe être assuré que sa prière ne sera point sa effet; il sentira du moins renaître dans s cœur la patience, et les maux de la vie seront moins amers.

Quiconque encore espère dans un prétendu pélerinage, sans se soucier ni de la sanctification du dimanche, ni de la loi de l'abstinence, sans tourner jamais un regard vers le Ciel que quand la dure adversité vient fondre sur lui, doit comprendre aussi que ce n'est de sa part qu'une présomptueuse témérité, ou une insultante dérision envers l'auteur de ce précepte : *Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.*

Terminons ce chapitre en rappelant que les pélerinages sont agréables à Dieu qui les a souvent récompensés par des faveurs signalées ; qu'ils sont approuvés par l'Eglise catholique, qui, la première, en condamne sévèrement les abus ; qu'ils sont chers aux cœurs chrétiens qui souvent en ont retiré les plus précieux avantages.

CHAPITRE II.

DES PÉLERINAGES EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Le culte de la sainte Vierge remonte au berceau du christianisme, nous pourrions dire qu'il le précède, et que Dieu lui-même nous a servi de modèle. A la vue de ce qu'il a fait en faveur de cette admirable

[redacted]

créature, fille bien-aimée du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, ne sommes-nous pas fondés à lui appliquer cette parole de nos livres saints : *Ainsi doit être honoré quiconque il plait au Roi d'honorer*. Exempte, par un privilége spécial, de la tache dont sont marqués tous ceux qui entrent dans la vie ; fidèle de son côté à conserver précieusement la grâce dont elle avait été ornée, elle a obtenu le respect et les hommages du ciel avant de recevoir ceux de la terre ; et un envoyé du Très-Haut l'a saluée comme *pleine de grâce*, comme *bénie entre les femmes*, longtemps avant que l'Eglise ait répété ces étonnantes paroles.

J.-C., à son tour, a donné l'exemple de cette piété filiale envers sa mère. Pendant trente années, toute la vie de l'Homme-Dieu se résume dans ce peu de mots qui sont le plus magnifique éloge de Marie et de son chaste époux : *Et il leur était soumis*. Personne n'ignore que c'est à la prière et à la considération de Marie qu'il opéra le premier de ses miracles, en changeant l'eau en vin aux noces de Cana, et qu'il devança ainsi le temps fixé pour la manifestation de sa puissance et de sa divinité, comme il le témoigne lui-même en lui disant : *Mon heure n'est pas encore venue*. C'est qu'il ne peut rien refuser à ceux qui s'adressent à lui par l'entremise de Marie.

Marchant en toute sûreté sur de pareils vestiges, les premiers chrétiens, en adorant J.-C., n'eurent rien tant à cœur que d'honorer sa Mère. A côté des autels qu'ils élevaient au Sauveur, ils en dressaient sous l'invocation de Celle qui avait été en quelque sorte léguée à saint Jean, et en sa personne à tous les hommes par ces paroles prononcées du haut de la croix : *Voici votre mère ; voici votre fils*. Ce testament de l'adorable victime devait avoir, et il eut en effet un grand retentissement dans l'univers. Les affligés, les pécheurs, les infirmes, les malades, les pauvres, les orphelins, aussi bien que les justes et les âmes fidèles avaient tressailli en pensant qu'ils avaient une mère pour veiller sur eux, pour les soutenir dans le bien, pour compatir à leurs maux, pour les consoler dans leurs peines, pour les protéger auprès de son Fils. Dès lors Marie, comme elle l'avait proclamé elle-même, *fut appelée bienheureuse par toutes les générations ;* et parce que Dieu *qui avait fait en elle de grandes choses*, devait en faire aussi par elle dans toute la suite des siècles ; son culte devint un objet d'amour et de prédilection chez toutes les nations.

Les fêtes instituées en son honneur ont toujours eu un attrait particulier, parce que tout y est admirablement approprié

aux sentiments et aux besoins du cœur humain. Dans les solennités chrétiennes qui nous rappellent les plus importants mystères de la religion ; il s'agit, il est vrai, de l'humanité du fils de Marie, mais il y a toujours quelque chose de la divinité caché sous le voile de l'humanité. Dans la fête de sa naissance, par exemple, ou bien encore dans le triomphe de sa résurrection, nous voyons bien un petit enfant assujetti à toutes les faiblesses et à tous les besoins de l'enfance ; nous voyons bien encore un homme sortant du tombeau plein de vie ; mais nous ne pouvons nous empêcher aussi d'y voir un Dieu parlant en maître au ciel et à la terre, commandant à la mort ; et toujours la pensée de Dieu nous accable sous le poids de sa grandeur, de sa puissance et de sa majesté.

Au contraire, quand il s'agit de Marie, de la Vierge par excellence, c'est l'humanité toute pure qui se montre à nos yeux, qui nous apparaît dans tout son éclat, telle qu'elle est sortie de mains de Dieu au moment de la création ; telle qu'elle était avant que le péché l'eût souillée, dégradée, avilie. Nous ne devons plus être surpris qu'une fête de Marie fasse palpiter de joie tout cœur d'homme ; car Marie, c'est l'homme dans son intégrité, l'homme orné de tous les dons de la nature et de la grâce ;

c'est l'homme, image de Dieu, bon comme lui, saint comme lui, parfait dans sa nature comme lui, autant du moins que l'image peut être comparée à son modèle, et la créature à Dieu ; Marie, c'est pour la seconde fois la réalisation de cette étonnante parole du Seigneur : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance,* afin qu'il soit un objet d'hommages à toutes les créatures qui sont sous le ciel, afin qu'il occupe dans le séjour du bonheur la place de l'ange déchu.

Aussi, lorsque l'Eglise, par la bouche de son chef suprême, proclama solennellement comme vérité catholique le dogme de Marie conçue sans péché, tout l'univers s'est-il levé comme un seul homme pour protester de sa croyance, de son respect et de sa vénération. Il y voyait non-seulement un hommage public envers la mère du Dieu fait homme : Marie n'avait pas besoin de cet éclatant témoignage pour voir ajouter quelque chose à sa gloire ; elle n'en sera pas plus vénérée qu'elle l'a toujours été pendant le cours des siècles. On y a vu encore, on y a vu surtout un hommage éclatant et solennel envers l'humanité ; on a reconnu que dans un temps où l'homme, oubliant sa noble origine, *était devenu chair,* et marchait d'abîmes en abîmes dans la voie de la plus profonde démoralisation,

l'Eglise avait raison de le remettre à sa place, en lui montrant dans Marie ce qu'il était dès le principe, et ce qu'il pourrait redevenir en suivant cet admirable modèle.

Quand l'homme était innocent et heureux dans le paradis terrestre, Dieu en se promenant avec lui dans ce jardin, se faisait en quelque sorte son compagnon et son ami. Il y avait entre eux communication intime. Le péché eut bientôt rompu ces liens si étroits, et Dieu sembla se retirer au plus haut des cieux, abandonnant l'homme à lui-même, et ne lui envoyant plus que les ministres de sa justice pour lui intimer ses menaces. Marie, en recevant dans son sein *le Christ qui devait restaurer et pacifier toutes choses dans le ciel et sur la terre*, eut le privilége de rétablir la première cette communication, et de ramener Dieu parmi les hommes ; Elle fut ainsi destinée à son tour à lui amener des adorateurs. Aussi cette consolante pensée s'est traduite sous mille formes diverses dans le monde chrétien. Sans parler ici des images, des hymnes, des cantiques, des litanies où il prodigua à Marie les noms les plus doux ; voyons ces milliers de chefs-d'œuvre inspirés au génie de l'homme par le culte de la mère du Sauveur. En parcourant l'Europe entière, l'homme le plus froid, le plus indifférent ne peut passer devant ces antiques

monuments, sans se demander ce qui les a fait sortir de terre avec toutes leurs merveilles. Et de toutes ces pierres revêtant mille costumes différents, s'élançant majestueusement au-dessus des nues, travaillées avec l'art le plus étonnant, échos de la tradition et des annales des peuples, une voix unanime s'élève pour répondre que c'est au culte de Marie, aux prodiges que Dieu a opérés par elle, aux bienfaits qu'elle a obtenus, à la reconnaissance des peuples, que le monde est redevable de ce qui fait sa gloire et son plus bel ornement.

Sans sortir de notre France, si chrétienne avant que le froid glacial des révolutions eût passé sur elle, que de basiliques sous le nom de Notre-Dame! Dans chacune, quelles touchantes appellations à la Vierge divine! La plupart élevées pour conserver le souvenir de quelque faveur signalée obtenue par son intercession; toutes fréquentées par une foule innombrable qui, redoutant peut-être avec raison la justice de Dieu, s'approche avec plus de confiance de son trône, conduite par la mère du Rédempteur. « On nous accuserait de chercher à flatter l'oreille par de doux sons, » si nous redisions ici tous les gracieux » titres de la patronne que s'étaient choisie » nos pères. Les fils des Francs et des Gau» lois, ces hommes de mouvement, de ba-

» tailles et de conquêtes, avaient mis leur
» bouillante valeur sous la protection d'une
» femme. Tout couverts de la poussière et
» du sang des combats, ils venaient ensuite
» s'agenouiller dans un temple de Marie,
» devant une image de Celle qui est *terrible*
» *comme une armée rangée en bataille*. En
» vérité, n'est-ce pas un noble spectacle
» que de voir la force et la vaillance ho-
» norer une mère et un enfant, et opposer
» ainsi ce que la terre a de plus terrible à
» ce que le ciel a de plus touchant? »
N'est-ce pas un beau spectacle encore de voir nos intrépides matelots, après avoir été battus par les orages, et longtemps suspendus entre le ciel et les abîmes, échappés à la mort et au naufrage, venir tous ensemble déposer un *ex-voto* au pied de la statue de Marie qu'ils ont invoquée comme l'*étoile de la mer*, et remercier par elle le Dieu *qui sait commander aux vents et aux tempêtes, et à qui la mer et les vents obéissent* avec crainte? N'est-ce pas enfin un spectacle touchant de voir, comme autrefois autour du Sauveur, une foule nombreuse d'âmes affligées ou repentantes, d'hommes en proie aux plus cuisants chagrins, de pères infortunés, de mères éplorées, de jeunes enfants la pâleur sur le front et le germe de la mort dans le cœur, s'empresser autour de l'autel de Marie, la conjurant

d'exposer encore leurs besoins à son Fils qu'elle a toujours si tendrement aimé, et sortir de là la conscience en paix, le cœur content, ou du moins disant avec résignation comme Marie : *Voici la servante du Seigneur ?*

De quels prodiges n'ont point été témoins dans nos cités Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de Fourvière, Notre-Dame du Puy ; près des asiles destinés au malheur, Notre-Dame de la Pitié, Notre-Dame des Douleurs ; dans le fond des vallées, Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame de Grâce ; sur les bords de la mer, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de la Délivrance ; dans nos campagnes, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame de l'Épine !

CHAPITRE III.

PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE L'ÉPINE.

Nous avons vu, dans la première partie de cette notice, à quelle date précise remontent le pélerinage de Notre-Dame de l'Épine et le fait qui y a donné lieu. Nous allons examiner ici pourquoi cet événement a eu un si grand retentissement, et a amené tant de pélerins et jusqu'à nos rois sur une

éminence auparavant inculte et déser
pour visiter et honorer une simple ima
de la sainte Vierge; pourquoi, de nos jo
encore, où par suite de nos commotions
de nos bouleversements politiques, la
est bien refroidie, notre église voit chac
année, à certaines époques, une foule no
breuse se presser dans son enceinte.

§ Ier. Le buisson de l'Épine (1).

Lorsque Dieu veut châtier les natio

(1) Plusieurs personnes nous avaient prié d'éta
solidement l'authenticité de l'événement du bui
de l'Epine. Nous croyons que c'est chose inutil
superflue. S'il est vrai qu'il n'y a pas d'effet sans ca
notre majestueuse église est là, constatant qu'il a
se passer quelque chose d'extraordinaire dans c
plaine élevée; les deux ou trois mille habitant
Courtisols, ceux de Melette et de la Croisette ont
premiers, contribué à sa fondation; ils n'étaient
sans doute gens à qui on pût, même au xve sié
appliquer le proverbe italien : *dar lucciole per l*
terne; à moins qu'on ne suppose, comme un très-
rituel philosophe de l'école de Voltaire l'a dit en p
lant de Moïse, que nos deux bergers avaient allu
sur cette éminence toute nue un brasier capable
clairer pendant plus de vingt-quatre heures une pl
immense. Pour nous, n'étant pas peut-être un ha
philosophe, nous croyons à l'événement, comme n

ou mettre un terme aux coups de sa justice, il est rare qu'il ne prévienne pas à l'avance par quelque événement extraordinaire, capable d'attirer l'attention des hommes graves et sérieux. L'histoire ancienne, l'histoire du peuple de Dieu en particulier, toutes les histoires modernes nous en fournissent des exemples frappants qu'il n'entre pas dans notre plan de rapporter.

Si nous voulons remonter à la fin du XIVe siècle ou au commencement du XVe, l'Europe et la France nous présentent un spectacle bien capable d'inspirer la tristesse à un cœur chrétien et à un cœur français. D'un côté, nous voyons l'Eglise déchirée dans son propre sein par le grand schisme d'occident, commencé en 1378, et ne paraissant pas près de finir si tôt; la barque de Pierre, battue au milieu des flots par une des plus furieuses tempêtes qu'elle eût encore essuyées; la chrétienté menacée par les armées innombrables et victorieuses des Turcs, qui ne se proposaient rien moins que la conquête de l'Europe entière : ce qui faisait dire, à un grave auteur du XVIIe siècle, quoique parfois peu orthodoxe : « Si

---

croyons à l'existence de notre église, à l'existence et aux victoires de Jeanne d'Arc, à l'expulsion de nos amis les Anglais.

» l'Eglise pouvait avoir quelque chose à
» craindre, si elle n'était pas bâtie sur un
» roc inébranlable, si, d'après la parole de
» son divin fondateur, elle n'était pas assu-
» rée que les portes de l'enfer ne prévau-
» dront jamais contre elle, c'est dans ces
» temps malheureux surtout qu'elle aurait
» eu lieu d'appréhender une ruine en-
» tière. »

D'un autre côté, la France qui n'a pas, comme l'Eglise, la promesse et l'assurance d'une éternelle durée, se voyait à deux doigts de sa perte, et sur le point de n'être plus qu'une province anglaise, après avoir dominé sur l'Europe entière. Un roi en démence, tout à fait incapable de gouverner, et obligé de remettre à des régents les rênes de l'Etat, qui, plus que jamais, avait besoin d'une main ferme et vigoureuse; une reine de mœurs suspectes, indigne marâtre employant la ruse et la violence pour déshériter son fils, héritier légitime du trône, en faveur de nos éternels et implacables ennemis, livrant nos provinces à ces étrangers déjà maîtres d'une grande partie du royaume; les princes de la maison royale, divisés par l'ambition, déchirant la France par leurs sanglantes discordes, et s'égorgeant par haine et par jalousie; une partie de nos guerriers moissonnés dans les plaines de Hongrie, en 1395, par le fer de Bajazet, et

victimes de leur imprudente valeur, l'autre devant bientôt succomber à la funeste journée d'Azincourt; à la mort de Charles VI, Charles VII, son fils et son successeur, réduit à une poignée de serviteurs fidèles qui, seuls, conservaient encore un reste de sang français, roi en quelque sorte sans états et appelé par dérision le *roi de Bourges :* tel est le triste tableau que nous présente la France à l'époque où eut lieu l'événement des plaines de la Champagne. Pour nous servir ici d'une expression vulgaire et tout à fait triviale, *la France, l'Europe et l'Eglise étaient alors véritablement sur les épines*, et ne pouvaient espérer leur délivrance que d'un prodige de la toute-puissance divine.

Quelques esprits forts ne verront sans doute dans la défaite du conquérant Bajazet par le tartare Tamerlan, en 1402, qu'un effet du hasard ou de l'ambition de ce dernier; dans le concile de Pise, en 1409, où se termina le schisme, qu'une politique intéressée des princes chrétiens, ennuyés de quarante ans de discorde et de divisions; dans le courage d'une jeune paysanne, délivrant sa patrie du joug de l'étranger, qu'un pur fanatisme; chacun est libre dans l'opinion qu'il embrasse, nous serons donc libres aussi d'y voir l'action de la Providence, *conduisant sur les bords de l'abîme et en retirant* les nations comme les parti-

culiers ; nous serons libres d'y voir l'intervention de Marie qui est appelée le *secours et la protectrice des chrétiens ;* de Marie, qui, comme le proclame l'Eglise, *a détruit toutes les hérésies dans le monde*, ainsi qu'*elle a écrasé la tête du démon* qui en a été le premier auteur ; de Marie, que la France a choisie pour sa patronne auprès de Dieu, qui est plus puissante que les Jahel et les Judith pour vaincre les ennemis de son peuple ; qui est cette *tour de David* d'où pendent mille boucliers pour protéger ceux qui mettent leur confiance en elle, et par elle dans la puissance de son Fils. Nous serons libres enfin de voir dans l'événement de l'Épine un avertissement par lequel Dieu nous montrait qu'il ne voulait pas être éternellement irrité contre nous ; que c'est principalement lorsque tout secours humain vient à manquer que l'on doit recourir, par l'entremise de Marie, à Celui *qui peut faire espérer contre l'espérance même ;* que, comme le proclamait un grand serviteur de Dieu et de Marie, « c'est surtout » dans les dangers, dans les difficultés, dans » les angoisses, que Marie doit être invo- » quée, car alors les doutes se dissipent, » la crainte disparaît, le désespoir se tourne » en joie et en hymne de reconnaissance, » en un mot, comme le disait à ses soldats le héros polonais Sobieski, sous les murs de

Vienne, *on peut marcher, quand on a pour guide la mère de Dieu.*

Mais pourquoi ce prodige dans une plaine déserte? Parce qu'il a plu à Dieu qu'il fût ainsi; parce que, quand il voulut tirer les enfants d'Israël de la servitude d'Egypte il choisit le buisson du désert; parce qu'en opérant ses miracles au milieu du tumulte et des plaisirs des grandes cités, les hommes, uniquement occupés de leurs intérêts ou de joies bruyantes, ne croiraient pas quand même un mort sortirait du tombeau.

Mais pourquoi encore ces œuvres merveilleuses n'ont-elles toujours pour témoins que des bergers, des gens simples, crédules et superstitieux? Des bergers? Oui; Dieu apparut lui-même à Moïse pendant qu'il gardait les troupeaux de son beau-père; c'est le berger David qu'il choisit pour élever le royaume d'Israël au plus haut point de gloire et de grandeur où il soit jamais parvenu; c'est aux bergers des environs de Bethléem que les anges annoncèrent la naissance du Sauveur. Des gens simples! tant que l'on voudra, mais qui avaient aussi des yeux pour voir ce qui se passait en leur présence, et à qui sans doute on ne pouvait faire croire qu'une lumière qui brilla pendant vingt-quatre heures, n'était qu'un vain météore, ni qu'un buisson couvert de feuilles au 24 mars n'existait que dans leur

imagination trompée. Superstitieux ! pas autant que certains orgueilleux qui sont forts contre le ciel quand tout leur sourit, et qui sont lâches, timides et tremblants à l'heure du danger (1). Des gens simples ! mais J.-C. nous en donne lui-même la raison, lorsqu'il dit : « Je vous rends gloire, » mon père, Seigneur du ciel et de la terre, » de ce que vous avez caché ces choses aux » sages et aux prudents, et que vous les » avez révélées aux humbles et aux petits ; » je vous rends gloire, parce qu'il vous a » plu d'agir ainsi. » Un des apôtres nous en donne la raison à son tour, lorsque, expliquant les paroles de son maître, il ajoute : « Ce qui paraît une folie de la part de Dieu, » est plus sage que la sagesse des hommes ; » ce qui paraît une faiblesse en lui est plus » fort que l'homme. Il n'y a pas parmi vous » beaucoup de sages selon la chair, beau-

(1) Témoin entre mille autres M. de Volney qui, dans une promenade en mer sur les côtes de Baltimore, s'amusait à blasphémer contre Dieu, mais qui, surpris par une furieuse tempête, se mit à réciter force *Ave Maria* avec une ferveur des plus édifiantes. Et à qui vous adressez-vous donc ? lui dit un témoin avec une malicieuse bonhomie. On est philosophe dans son cabinet, répondit notre chrétien improvisé, un peu confus de l'aventure, mais on ne l'est plus dans une tempête.

» coup d'hommes puissants selon le monde,
» beaucoup d'hommes illustres par leur
» naissance; Dieu a choisi ce qui est in-
» sensé aux yeux du monde pour confondre
» les sages; il a choisi ce qui est faible pour
» abattre ce qui est fort; il a choisi ce qui
» paraît vil et méprisable, ou plutôt ce qui
» n'est rien pour renverser ce qui se croit
» quelque chose, afin que personne ne
» puisse se glorifier en sa présence. » Ajoutons : il a choisi des bergers pour doter la Champagne d'un de ses plus beaux monuments, pour y faire venir d'illustres pélerins déposer leurs hommages et leurs offrandes aux pieds de la Vierge puissante, de la protectrice du monde chrétien.

§ II. Grâces obtenues à Notre-Dame de l'Épine.

Quatre siècles écoulés depuis l'événement qui a donné naissance à l'église, n'ont pas entièrement éteint le zèle des populations, et quoique sans doute le pélerinage de Notre-Dame de l'Epine, comme celui de tous les autres monuments consacrés à la sainte Vierge, ne soit plus aussi considérable qu'avant la grande révolution qui bouleversa le monde, chaque jour y voit encore déposer des témoignages de reconnaissance.

ı auguste
vain, et
s enfants
ıutel, ni
d'elle la
ı, ni l'in-
ection un
ction, ni
nne de-
ıoribond
les hor-

extraor-
faveurs
ıt l'autel
e de bon
n sanc-
mère, le
ie mor-
vue aux
de leurs
vie aux
irée par

[redacted]

rie est toujours puissante auprès de son Fils. Nous n'en citerons que quelques exemples parmi les plus frappants, dont deux se sont passés sous nos yeux, il y a quelques années seulement, et ont encore pour témoins tous les habitants de l'Epine.

Dès les premiers temps, en 1591, un aveugle-né, de Méry-sur-Marne, est amené à l'Epine le 15 août. A peine a-t-il commencé à prier devant l'autel de Marie, que ses yeux s'ouvrent et qu'il s'écrie plein de de joie : *Ah! que je vois quelque chose de beau!* Et le fait se passe devant un peuple nombreux, comme il en vient en ce jour.

Le 11 avril 1681, un père infortuné de Cernon-sur-Coole, dépose sur l'autel de la sainte Vierge son fils mort-né. Plein de confiance aux mérites de Celui qui est mort pour le salut de tous les hommes, il conjure Marie d'obtenir que son enfant ne soit point à jamais exclu du royaume des cieux. Une prière si chrétienne, et accompagnée de cette foi vive que le Sauveur avait admirée dans le centenier de Capharnaüm, méritait d'être exaucée; elle eut à l'instant son effet et sa récompense. L'enfant est baptisé solennellement par Samuel Haquin, curé de l'Epine, en présence de trois autres prêtres et d'un très-grand nombre d'habitants et d'étrangers.

Vers le même temps, Marie Musart, native

Voici maintenant un autre fait arrivé notre temps, et pouvant compter bien centaines de témoins. Personne, à l'Epi à Juvigny, à Tours-sur-Marne, n'a oub ce que fit la sainte Vierge le 28 octol 1850, en faveur de Victorine Bridier, fem Dudault, native de Juvigny et alors dem rant à Tours-sur-Marne. Par suite d'u grave luxation à l'articulation du gen droit, elle était retenue au lit depuis mois, souffrant des douleurs atroces, s que tous les secours humains eussent lui procurer le moindre soulagement, l'a putation de la cuisse avait même été ju nécessaire et proposée. Mais comme les fortunés de l'Evangile, elle avait dit à Die *Si vous voulez, vous pouvez me guérir.* S craindre la longueur du voyage (vingt-h kilomètres), en dépit des médecins qui l vaient condamnée à mourir en route ; m gré les prières et les instances de sa fami

---

la paroisse de l'Epine, y avoir été baptisé par Pi Collard, recteur d'école de ladite paroisse, après a donné sur l'autel de la sainte Vierge plusieurs si de vie en présence de nombreuses personnes qui également certifié la même chose.

P. Roussel, François Vautrin, Larigot, cur

Collationné sur les registres de l'époque et ce conforme à l'original, par moi, curé actuel de Vana le-Châtel, le 22 juillet 1859. Pre Bédigie, p

elle se fait conduire à l'Epine et déposer à la porte de l'église, d'où, à l'aide de béquilles et de deux personnes qui la soutiennent, elle peut arriver à l'autel de la sainte Vierge. Là une voix répond à sa prière : *Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée.* Elle se lève en effet, fait quelque pas et dit à sa mère qui l'avait accompagnée plutôt pour recevoir ses derniers soupirs que dans l'espérance de sa guérison : Maman, je suis guérie. Guérie réellement, elle laisse ses béquilles, comme une preuve toujours subsistante de la faveur qu'elle a reçue ; chaque année et plusieurs fois l'année, elle est fidèle à apporter à sa bienfaitrice le tribut de sa reconnaissance. Cette dame, aujourd'hui d'une santé forte et vigoureuse, nous disait elle-même le 11 novembre 1858 : A Tours-sur-Marne, chacun s'attendait pour le moment de mon retour à ne voir qu'un cadavre, tant on m'avait blâmée le matin, tant on s'était moqué de ma crédulité. Quand on me vit descendre seule de la voiture où j'avais été déposée avec des peines infinies et avec mille précautions, chacun demeura stupéfait et interdit. Le lendemain, un des médecins qui m'avait soignée pendant longtemps, et qui avait prononcé mon arrêt de mort au moment de mon départ, devint pâle de terreur et d'épouvante, en me voyant marcher sans

peine et sans difficulté. Un autre, qui m'avait aussi donné ses soins, me dit avec un dépit qu'il ne put cacher : Maintenant il n'est plus besoin de médecins, nous enverrons tous nos malades à l'Epine. Nous avons cité ce fait avec ses principales circonstances et avec les noms propres, parce que, comme il est tout récent, chacun peut encore s'en convaincre par lui-même.

L'année suivante, 1851, le 10 mai, nouveau bienfait de Marie en faveur de Marie-Claire Brémont, de Dommartin-sur-Yèvre. Tumeur très-grosse entre l'épaule gauche et la poitrine ; opérations dix fois répétées sans aucun succès ; paralysie complète de tout le côté malade ; treize mois de souffrances excessives ; trois mois sans pouvoir faire le moindre mouvement ; abandon complet des médecins, voilà dans quel état elle vint demander sa guérison à Celle qu'on n'a jamais invoquée inutilement et qu'on n'appelle pas en vain le salut des infirmes. On dira que c'était tenter la Providence ; Dieu pourtant n'en jugea pas ainsi, et il voulut montrer de nouveau ce que peut la foi, quand elle ne serait que comme un grain de séneyé. Elle a prié avec ferveur, et, guérie de son infirmité, elle proclame aujourd'hui la puissance de Marie et la bonté du Seigneur qui daigne encore visiter son peuple.

[redacted]

Il y a quelques années, un écrivain journaliste, aussi ferré en fait de bel esprit que le médecin dont nous parlions il y a un instant, croyait faire preuve d'un grand talent, en disant au sujet des faveurs obtenues par l'intercession de Marie : « Nous » annonçons une grande nouvelle, oui, » une grande nouvelle à laquelle personne » ne s'attend. Au XIXe siècle, il se fait en- » core des miracles, et des miracles des » mieux conditionnés. » Que Dieu fasse encore des miracles; il le peut sans doute; celui-là seul le niera qui nie son existence; mais qu'il y ait des miracles ou non (1), il n'est pas moins vrai que l'impiété dégrade l'homme, qu'elle le jette dans tous les excès qui tarissent en lui les sources de la vie; que la religion, au contraire, en rappelant l'homme à sa dignité, en le rapprochant de son modèle, le divin fils de Marie, le rend, autant qu'il est en elle, à sa dignité primitive qui ne devait connaître ni les infirmités ni la mort. Voilà pourquoi les sanctuaires consacrés à Marie, et celui de l'Epine en particulier, ont toujours vu et verront toujours les âmes affligées affluer dans leur

(1) Les miracles de nos églises valent bien au moins ceux de la rue Mouffetard, de la place Maubert et de la rue Saint-Antoine en 1848.

enceinte. Toujours l'homme près de succomber sous le poids du chagrin ; toujours le pécheur déchiré par le remords ; toujours l'innocence exposée aux dangers; toujours l'épouse trop souvent dégoûtée de sa triste solitude ; toujours la mère désolée ou de la maladie ou de la perte récente d'un objet aimé ; toujours ceux que l'ennui de la vie pousse au désespoir, s'empresseront de venir aux pieds de la dispensatrice de toutes les grâces, chercher quelque consolation à leurs douleurs, quelques remèdes à leurs chagrins, quelque espérance à leurs maux.

CHAPITRE IV.

CONFRÉRIE DE LA SAINTE VIERGE A L'ÉPINE.

Tel a été dans tous les temps le respect des fidèles pour Notre-Dame de l'Epine ; il n'est donc pas étonnant que les évêques de Châlons en aient toujours favorisé le pieux pélerinage, et qu'ils aient mis tout en œuvre pour attirer sur ce temple auguste la vénération des peuples et les bénédictions du ciel. Mgr de Prilly surtout n'a cessé de lui témoigner un amour de prédilection. Avant que l'âge et les infirmités ne l'eussent pour ainsi dire cloué dans ses

appartements, chaque année, le lendemain de l'Assomption, l'Epine avait l'honneur de posséder son premier pasteur. Après avoir dès son arrivée, en 1824, mis son diocèse, si longtemps abandonné, sous la protection de Marie; toujours il aimait à venir à son autel prier pour l'heureux succès de ses courses apostoliques, pour ses collaborateurs et pour la nombreuse famille qu'il gouverne depuis trente-cinq ans.

Animé des mêmes sentiments d'affection pour cette église, et touché du concours du peuple qui augmentait tous les jours, un de ses prédécesseurs, Cosme Clause, permit d'y ériger une confrérie en l'honneur de la sainte Vierge. C'était assurément entrer dans les intentions du Sauveur lui-même qui a dit : *Lorsque deux ou trois personnes sont réunies en mon nom, je suis au milieu d'elles*. C'était un moyen puissant de resserrer les liens de la charité entre tant de pieux fidèles, étrangers et inconnus les uns aux autres, qui se rendent de toutes parts à l'Epine, comme aussi de ne point laisser refroidir le zèle pour la gloire de Marie, au milieu des épreuves auxquelles la religion était et devait encore être exposée. A peine ce projet fut-il connu, qu'un grand nombre de personnes se firent inscrire comme membres de la nouvelle association.

Informé de son établissement, et sur la

demande de Messire Charles de Clément, écuyer, seigneur de l'Épine, le pape Grégoire XV l'approuva par un bref en date du 8 mars 1621, et l'enrichit de nombreuses indulgences.

Sa Sainteté accorde en effet à chacun de ses membres : 1° une indulgence plénière le jour où l'on se fait inscrire sur le registre de l'association ; 2° une indulgence plénière chaque année le jour de l'Assomption ; 3° une indulgence de sept années le troisième jour des fêtes de Pâques, et à chacune des fêtes de la sainte Vierge ; 4° une indulgence de soixante jours à chaque bonne œuvre que l'on fait en union avec l'association. Les membres sont invités seulement à réciter une fois chaque jour le *Pater* et l'*Ave Maria*. Ces indulgences ont été reconnues authentiques par les évêques de Châlons, le 28 juin 1621, le 10 août 1646, et le 10 mars 1825 (1).

---

(1) **LES GRANDS PARDONS**

Et indulgences données à perpétuité par Nostre S.-Père le pape Grégoire XV, à tous fidels chrestiens de l'un et l'autre sexe qui sont et qui entreront cy-après en la confraternité de la Vierge, instituée et approuvée par Mgr l'Evesque et comte de Chaalons, pair de France, en l'église paroissiale de Nostre-Dame de l'Espine.

Estant advertis qu'en l'église de Nostre-Dame de

Outre ces grâces accordées par le Souve-

---

l'Espine, du diocèse de Chaalons, il y aurait une confrérie érigée ou à ériger sous l'invocation de la Vierge, pour tous fidels chrestiens, de quelque qualité et condition qu'ils soient, de laquelle les confréres et consœurs auroient accoustumé d'exercer plusieurs bonnes œuvres pieuses et charitables; Nous appuyans et confians sur la miséricorde de Dieu et des glorieux apostres sainct Pierre et sainct Paul, afin que telle confrérie se multiplie de jour en jour, AVONS OCTROYÉ indulgence et remission plénière à tous chrestiens fidels, de l'un et l'autre sexe, dès le premier jour qu'ils entreront dans la dicte confrérie, pourveu qu'ils soient pénitens, confez et nourris du Sainct-Sacrement.

Aux confréres aussi jà enregistrez, ou qui s'enregistreront cy-aprés, s'ils sont vray pénitens et repeus de la sacrée communion, ou en temps qu'ils ne le puissent, s'ils sont contrits, invoquant le nom de Jésus, de bouche ou de cœur seulement, à chacun d'iceux ou d'icelles avons accordé indulgence plénière.

Item, aux mesmes confrères et consœurs de la dicte confrérie, vrays pénitents et communiez qui visiteront la dicte église, chapelle, ou l'autel de la dicte confrérie, et en ce lieu-là au jour et feste de l'Assomption de la Vierge, depuis les premières vespres jusques au soleil couché de la dicte feste, prieront pour l'union et concorde des princes chrestiens, l'extirpation des hérésies et l'avancement de la saincte Eglise, avons octroyé miséricordieusement en Nostre-Seigneur, plénière indulgence et rémission de tous leurs péchez.

Davantage aux mesmes confrères et consœurs pénitents et rassassiez du Sainct-Sacrement de l'autel, qui visiteront la dicte église, chapelle ou autel, le troisiesme

lons, 1° la confrérie fait célébrer pour les membres vivants une grand'messe le premier samedi de chaque mois, excepté dans les mois de juillet et de novembre, où cette messe a lieu le jour des fêtes de la Visitation et de la Présentation de la sainte Vierge. 2° A la fin de chaque office, le clergé se réunit devant la chapelle du pèlerinage, pour réciter à l'intention des mêmes membres vivants le *Sub tuum* ou l'antienne du temps. 3° Elle fait célébrer un service funèbre, pour tous les membres défunts, le lendemain des fêtes de l'Annonciation, de la Nativité et de l'Immaculée-Conception; cette dernière solennité est la fête de l'association. Le service du lendemain de l'Assomption est réservé pour les défunts de la paroisse, parce que c'est la fête patronale de l'église de l'Epine. 4° Chaque membre de la confrérie a droit à un service funèbre

---

Ayant vu la Bulle des dites indulgences accordées à l'église de Notre-Dame de l'Epine, par le pape Grégoire XV, nous permettons qu'elle soit publiée dans toutes les églises de notre diocèse, selon sa forme et teneur : invitons tous les fidèles à se rendre dignes d'une grâce si précieuse par une véritable dévotion envers la très-sainte Vierge. Châlons, ce 10 mars 1825. † M.-J.-F.-V., évêque de Châlons. Par Monseigneur : Leydier, chanoine-secrétaire.

gratuit, dans les six semaines où l'on reçoit la nouvelle de son décès. Les familles chrétiennes sont donc essentiellement intéressées à ne pas négliger d'informer M. le curé de l'Epine, lorsque quelque personne associée vient à être frappée par la mort.

Cette confrérie, qui a toujours subsisté depuis 1621, comptait en 1852 environ six cents membres ; en 1856, malgré les ravages du choléra de 1854, elle avait neuf cent cinquante-quatre associés ; aujourd'hui, en novembre 1859, elle en compte environ douze cents.

CHAPITRE V.

DU PÉLERINAGE DES PETITS ENFANTS.

Il est certainement un âge plus particulièrement cher au cœur d'une mère, plus particulièrement cher aussi au cœur de Marie, parce qu'il a été l'objet d'une prédilection spéciale de la part de J.-C. son fils. C'est cet âge d'innocence dont il a dit lui-même : *Laissez approcher les petits enfants, et ne les empêchez point de venir à moi, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux.* Marie, reine des anges dans le ciel,

pourrait-elle ne pas aimer ces petits ang
de la terre ? Marie, qui a été mère aus
sait ce qu'il en coûte pour conserver le
existence si fragile, pour éloigner d'e
tout danger, mais surtout pour les renc
dignes de Dieu dont ils sont l'image, dign
de J.-C. qui leur a servi de modèle, dign
de leur famille dont ils doivent être
consolation et l'espoir, dignes de la soci
dont l'avenir repose sur eux, dignes
ciel pour lequel ils ont été créés.

L'église de Notre-Dame de l'Epine a c
de particulier, parmi tous les lieux de pé
rinage dédiés à Marie, c'est que ses de
fêtes principales, l'Assomption et la Nativi
y sont presque exclusivement réservées a
petits enfants. Depuis sa fondation, chac
année, à l'époque de ces deux grandes
lennités, on en amène de toutes parts
très-grand nombre à l'autel de Marie ;
uns conduits uniquement par la piété
leurs parents, les autres parce qu'ils
été mis pour un certain temps sous la p
tection de la sainte Vierge. Ce pèlerin
est alors en quelque façon l'accomplis
ment d'un vœu fait en leur nom.

Certes, pour celui qui en est témoin
première fois, c'est un spectacle émouv
que cette fête des petits enfants, lorsqu
les voit, ordinairement au nombre de t
à quatre cents, tous vêtus de blanc ou

bleu, tous ayant un cierge allumé, être bénis solennellement avant l'office, accompagner la procession qui se fait exclusivement pour eux, venir ensuite, au moment de l'offrande, au pied de l'autel renouveler leur consécration, ou conduits par la main, ou portés sur les bras d'un père et d'une mère. On ne peut s'empêcher de reconnaître et de proclamer qu'à l'Eglise catholique seule il appartient de mettre l'enfance sous la protection de la mère du plus aimable des enfants, et de dire ensuite à tous : *Si vous ne devenez semblables à de petits enfants*, par la simplicité, l'innocence et la candeur, *vous n'êtes point propres au royaume des cieux;* de dire de nouveau à tous au nom du divin maître : *Si quelqu'un vient à scandaliser un de ces petits enfants qui croient en mon nom, il vaudrait mieux qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer.*

A la vue de ces enfants, souvent d'une complexion délicate ou maladive, semblables à ces plantes étiolées qui ont peine à s'acclimater à la vie, élevant leurs faibles mains vers le divin enfant qui, des bras de sa mère, semble leur sourire, et revenant l'année suivante pleins de force, de santé et de vigueur; qui ne se rappelle que c'est à la religion du fils de Marie qu'ils sont redevables de la conservation de leur fragile

existence, qu'elle seule peut apprendre à une jeune mère que jamais l'espérance n'est entièrement perdue, puisqu'ils ont une autre mère veillant sur eux du haut des cieux? Qui ne se reporte, comme naturellement, vers ces antiques nations qui, fières pourtant de leur civilisation et de leurs lumières, condamnaient impitoyablement à la mort tout enfant nouveau-né, lorsqu'il n'était pas solidement conformé et qu'on le croyait inutile à l'Etat? Qui ne se transporte par la pensée chez les peuples de l'Asie idolâtre ou mahométane, où chaque matin des milliers de petits infortunés sont trouvés dans les rues, à moitié dévorés par les animaux immondes, entassés dans des tombereaux, et jetés pêle-mêle, quelquefois encore vivants, dans des fosses profondes ou dans les fleuves? Qui ne se rappelle toutes les sectes séparées du catholicisme, qui, ne croyant plus ni à la divinité du fils de Marie, ni à la nécessité du baptême, ne les nourrissent que pour les ensevelir ensuite, dès l'âge de huit à dix ans, dans des bouges infects qu'on nomme des manufactures, afin d'enrichir quelques hommes aussi affamés de chair humaine que d'or et d'argent; jusqu'à ce qu'au bout de quelques années la mort les délivre de l'affreux supplice qu'on appelle la vie? Ainsi n'agit pas la religion de Celui qui, sur la terre, ac-

cueillait les petits enfants, leur imposait les mains et les bénissait avec amour. Et ce touchant témoignage d'affection de J.-C. pour les enfants, se renouvelle deux fois chaque année dans l'église de l'Epine, aux jours solennels de l'Assomption et de la Nativité de la sainte Vierge.

Ceux qui ont été voués pour un certain temps, 1° sont soigneusement inscrits sur un registre particulier contenant, outre leur nom, leurs prénoms et ceux de leurs parents; leur âge, le lieu de leur naissance, la date de leur inscription et le temps de leur consécration; 2° le jour de leur inscription, s'ils sont présents, ils reçoivent la bénédiction à l'autel de la sainte Vierge; 3° pendant tout le temps de leur consécration, ils sont recommandés chaque jour au saint sacrifice de la messe, qui, excepté les dimanches et les fêtes, est toujours célébré à cet autel; 4° chaque année, aux jours de l'Assomption et de la Nativité, ils sont, comme il a été dit, bénis solennellement avant la grand'messe; 5° si, à cause de leur éloignement, ou pour quelque autre motif, on ne peut les amener à l'Epine l'un de ces jours, ils peuvent être remplacés par un pauvre de la paroisse, moyennant une aumône; 6° pendant le temps de leur consécration, les parents de ces enfants sont engagés à leur faire porter,

concile d'Ephèse l'a publié; l'architecture a inscrit sa sentence sur ses milliers de monuments impérissables; Notre-Dame de l'Epine la conserve sur chacune de ses pierres; les populations viennent tous les jours la relire, de peur que le monde l'oublie, et quand le monde l'aura oubliée, le monde sera perdu. L'enfant vient y élever ses mains innocentes vers le modèle des enfants; quand il cessera de porter ses regards vers Marie et vers son Fils, l'enfant ne sera plus rien dans le monde, et la génération à venir sera pire que la génération présente; la jeune mère vient implorer le secours de Marie pour le fruit de ses douleurs; quand elle cessera d'avoir un modèle et une protectrice dans le ciel, la mère ne sera alors qu'une victime de plus dans le monde, et la famille sera méconnue. Le riche et le pauvre ont encore recours à la Fille des rois de Juda et à l'Enfant de la crèche de Bethléem; quand l'un et l'autre oublieront Bethléem et sa grotte humide, la société sera bien près de sa dissolution. La terre invoque encore la Reine du ciel; quand il n'y aura plus d'union, plus de rapport, plus de point de contact entre le ciel et la terre, il n'y aura plus que le chaos et la désolation. Mais aussi tant que le culte de Marie sera en honneur dans le monde, le monde peut encore espérer; tant que

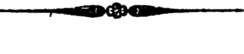
les temples élevés sous l'invocation de Marie seront fréquentés, la foi ne sera pas éteinte, et Celle qui a donné le Sauveur aux hommes saura conduire les hommes jusqu'à lui ; tant que Marie sera invoquée, elle saura arrêter la foudre toujours prête à éclater sur nos têtes : l'homme, la famille et la société pourront compter encore sur quelques moments de tranquillité et de calme. Si le Christ a terrassé l'auteur de tous nos maux, c'est Marie qui tient sous son pied cet implacable ennemi de Dieu et de l'homme.

QUATRIÈME PARTIE.

MANUEL DU PÉLERIN A NOTRE-DAME DE L'ÉPINE

ou

Recueil de prières à son usage.



PRIÈRE A MARIE,

la veille d'un jour de pélerinage.

O Marie ! ô ma mère ! Douce comme le miel, harmonieuse comme le concert des anges, annonçant au monde votre divine maternité, votre voix s'est fait entendre à mon oreille ; elle a pénétré jusqu'à mon cœur. Vous m'avez dit : Quand demain la nature s'éveillera avec l'aurore, je vous sourirai comme une mère sourit à son enfant ; et ce sera un sourire de bénédiction et de paix. M'approchant de vous, je vous prendrai par la main, je dirigerai vos pas vers ma montagne chérie, je vous introduirai dans le sanctuaire de mon Fils ; votre prière, présentée par moi, montera vers

lui, comme un encens d'agréable odeur, et ses dons, passant par mes mains, descendront sur vous avec abondance. Que vos promesses sont belles, ô Marie! Conduit par vous, je marcherai avec confiance, parce que le Dieu qui a daigné devenir votre fils ne peut rien refuser à une telle mère. Obtenez que mon âme, pure comme la vôtre, puisse paraître sans crainte en présence de votre autel, en présence du Dieu de toute sainteté, et qu'après avoir appliqué ma bouche et mes lèvres sur votre image bénite, je remporte un cœur éternellement reconnaissant de vos bontés et des bontés du Seigneur envers moi.

E. de la G.

PRIÈRE AVANT LE DÉPART.

Seigneur, Dieu tout-puissant, vous qui appelant hors de sa patrie, Abraham votre serviteur, lui avez accordé un voyage heureux; vous qui pendant quarante ans avez conduit votre peuple au milieu des plaines arides du désert; vous qui avez envoyé l'ange Raphaël pour diriger le jeune Tobie dans un pays lointain; accordez, s'il vous plaît, à nos ferventes prières et aux prières de Marie, que ce jour soit pour nous un jour de bonheur. Soyez vous-même notre

guide dans la route, une ombre bienfaisai
contre les ardeurs du soleil, un abri con
les pluies et les rigueurs du froid ; no
soutien contre les fatigues, notre défe
contre les accidents et les dangers, afin q
sous vos auspices, par les mérites de N.
J.-C. et sous la protection de Marie, nc
puissions arriver avec joie au terme
notre pélerinage ; obtenir les grâces q
nous allons solliciter de votre bonté,
revenir en paix comblés de vos bénéd
tions. Prière de l'Eglise.

FÊTE DE L'ASSOMPTION.

La fête de l'Assomption à l'Epine est nc
seulement la fête patronale de l'église et
la paroisse ; c'est surtout la fête des enfan
ou plutôt de l'humanité tout entière, c
dès son premier pas dans la vie doit tenc
à l'immortalité bienheureuse. J.-C. est
modèle de l'homme ; la vie de la sain
Vierge a été le reflet de la vie de son fi
Quiconque veut imiter le Sauveur, n'a qu
suivre Marie, il est assuré que son passa
à l'éternité sera pour lui comme pour E
une assomption glorieuse.

MÉDITATION.

LA VIE DE MARIE, VIE DU JUSTE.

L'Esprit-Saint a dit : *Celui qui est fidèle à la loi du Seigneur est comme un bel arbre planté le long des eaux, il produit en tout temps des fruits excellents, et son feuillage ne se flétrit jamais.* Telle a été Marie ; tel doit être le serviteur de Marie.

Jeune enfant, Elle trouvait ses délices dans le temple : c'est là que *croissant en grâce, en sagesse et en vertu, elle se rendait agréable à Dieu et aux hommes.*

Chaque jour, le premier murmure de ses lèvres était un hommage d'adoration et de prière, et sa dernière parole une hymne d'actions de grâces envers son créateur : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon sauveur.*

Jamais l'ombre du péché n'approcha de son âme : *Elle était le siége et le trône de la sagesse,* et *toute belle aux yeux du Seigneur, elle ne souffrait pas la moindre tache en elle.*

Toujours *prudente comme le serpent,* Elle craignait jusqu'à l'apparence du danger ; aussi *sa pureté avait l'éclat de la rose et la blancheur du lis.*

Ses paroles, ses démarches, ses actions,

son travail, tout tendait à la gloire de Dieu, fin dernière de l'homme : *Voici la servante du Seigneur.*

Elle visite une parente, une amie; et c'est pour sanctifier avant sa naissance le précurseur de son Fils; *l'enfant a tressailli dans mon sein.*

Mère vigilante, elle ne perd point de vue le fils dont Dieu lui a confié la garde : *Voici que votre père et moi vous cherchions avec inquiétude.*

Elle assiste à un festin de noces; et c'est pour soulager une famille pauvre et lui inspirer la confiance en Dieu : *Ils n'ont plus de vin : Faites tout ce qu'il vous dira.*

Percée d'un glaive de douleurs; Elle ne murmure point contre la Providence; *Elle se tient au pied de la croix,* offrant son Fils pour le salut du monde.

Voilà ce que fut Marie; et *Dieu l'a élevée en gloire au-dessus des chœurs des anges,* et toutes les générations l'ont proclamée bienheureuse. Serai-je assez heureux moi-même pour que Dieu, qui compte toutes mes œuvres, puisse un jour les récompenser au centuple?

BÉNÉDICTION SOLENNELLE

DES ENFANTS

avant la messe et à dix heures très-précises.

Immédiatement avant la grand'messe, les enfants étant rangés dans la nef, et le clergé se tenant devant la chapelle de la sainte Vierge et tourné vers eux; le prêtre prononce sur eux la bénédiction, ainsi qu'il suit.

v. Notre secours est dans le nom du Seigneur,

R. Qui a fait le ciel et la terre.

ORAISON.

Dieu tout-puissant, nous vous prions de daigner bénir ces enfants, en faveur desquels nous implorons votre clémence : par la vertu de votre Saint-Esprit, fortifiez leurs cœurs; faites que leur vie soit sainte, leurs mœurs pures; conservez leurs sens afin qu'ils s'appliquent uniquement aux bonnes œuvres; accordez-leur toutes sortes de prospérités, la paix, la santé, la charité; par votre puissance, protégez-les contre toutes les embûches du démon et des hommes; afin que, par votre miséricorde, ils

puissent enfin arriver heureusement au re pos de votre paradis; par J.-C. notre Seigneur.

Oraison.

Seigneur J.-C. qui embrassiez les enfant qu'on vous présentait et qui venaient à vous; vous qui leur imposant les mains, le bénissiez en disant : laissez approcher le enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi, car c'est à eux qu'appartient le royaum des cieux, et leurs anges voient toujours la face de mon père; nous vous prions d'avoi égard à la piété des enfants qui sont présents; que votre bénédiction descende su eux avec abondance, afin qu'ils croissen en grâce et en charité, qu'ils soient pénétrés pour vous d'amour et de crainte filiale qu'ils soient fidèles à observer vos commandements, et qu'ils arrivent à la fin qu'il désirent; nous vous en conjurons par vous même qui êtes le Sauveur du monde, e qui étant Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, vivez et régnez dans les siècles de siècles.

Que la bénédiction de Dieu tout-puissant Père, Fils et Saint-Esprit, descende su vous, qu'elle vous garde et vous dirige, e qu'elle soit toujours avec vous.

PROCESSION DES ENFANTS

AVANT LA MESSE.

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte mère de Dieu,
Sainte Vierge des vierges,
Mère de J.-C.,
Mère de l'auteur de la grâce,
Mère très-pure,
Mère très-chaste,
Mère toujours vierge,
Mère sans tache,
Mère aimable,

Priez pour nous.

Mère admirable,
Mère du Créateur.
Mère du Sauveur,
Vierge très-prudente,
Vierge vénérable,
Vierge digne de louanges,
Vierge puissante,
Vierge pleine de bonté,
Vierge fidèle,
Miroir de justice,
Temple de la sagesse,
Cause de notre joie,
Demeure du Saint-Esprit,
Vaisseau d'élection,
Modèle de piété,
Rose mystérieuse,
Gloire de la maison de David,
Modèle de pureté,
Sanctuaire de la charité,
Arche d'alliance,
Porte du ciel,
Etoile du matin,
Ressource des infirmes,
Refuge des pécheurs,
Consolatrice des affligés,
Secours des chrétiens,
Reine des anges,
Reine des patriarches,
Reine des prophètes,
Reine des apôtres,
Reine des martyrs,

Priez pour nous.

Reine des confesseurs,
Reine des vierges,
Reine de tous les saints,
Reine conçue sans péché, Priez p. nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Christ, écoutez-nous. Christ, exaucez-nous.

v. Priez pour nous, sainte mère de Dieu.

r. Afin que nous soyons dignes des promesses de J.-C.

Oraison.

Dieu de bonté, accordez à notre faiblesse le secours de votre grâce, afin qu'honorant la mémoire de la sainte Mère de votre Fils, nous puissions par le secours de son intercession, obtenir le pardon de nos péchés, par le même J.-C. notre Seigneur.

EVANGILE

qu'à la demande des parents on récite sur les enfants après la messe.

On offrait à Jésus de petits enfants, afin qu'il les touchât. Mais ses disciples repous-

saient avec des paroles dures ceux qui les lui présentaient. Jésus le voyant, en fut indigné, et il leur dit : laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point, car c'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux. Je vous le dis en vérité : quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas. Puis, les embrassant et leur imposant les mains, il les bénissait.

S. Marc, ch. 10.

Que la bénédiction de Dieu, tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure toujours.

ANTIENNE A LA SAINTE VIERGE

qu'à la demande des parents on chante après la messe.

Salut, ô Reine, mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance; Salut ! Enfants d'Eve, malheureux exilés, nous élevons nos cris et nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. De grâce, ô vous qui êtes notre avocate, tournez vers

nous vos regards miséricordieux, et, après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô charitable, ô douce vierge Marie !

v. Priez pour nous, sainte mère de Dieu.

r. Afin que nous soyons dignes des promesses de J.-C.

Oraison.

Dieu tout-puissant et éternel qui, par la vertu du Saint-Esprit, avez préparé le corps et l'âme de la glorieuse vierge Marie, pour en faire une demeure digne de votre Fils, accordez-nous, par l'intercession de Celle dont nous célébrons la mémoire avec joie, d'être délivrés des maux présents et de la mort éternelle; par le même J.-C. notre Seigneur.

Le jour de l'Assomption, à l'Epine, les vêpres ont lieu à trois heures. Après *Magnificat*, il y a sermon, puis la procession solennelle en mémoire du vœu que fit en 1638 le roi Louis XIII, et par lequel ce prince mit la France sous la protection de la sainte Vierge; enfin l'office se termine par le salut du Saint-Sacrement.

Pendant l'octave de l'Assomption, la messe paroissiale a lieu à huit heures; on fait ensuite, comme au jour de la fête, le salut du Saint-Sacrement, à l'autel de la sainte Vierge.

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

La fête de la Nativité, à l'Epine, est la seconde fête des enfants, et principalement en faveur de ceux qui, pour quelque motif, n'ont pu être conduits à la fête principale. Tout s'y fait, tout s'y passe comme au jour de l'Assomption; et ce n'est pas sans raison que nos pères l'ont choisie comme complément de la première. Au jour de l'Assomption, c'est à la Reine des anges que l'on confie le soin et la garde de ceux qui, par l'innocence baptismale, sont encore les anges de la terre. Au jour de la Nativité, c'est l'Enfant bénie du ciel qu'on propose pour modèle à ceux qui doivent conserver cette innocence, comme Marie a conservé l'innocence dans laquelle elle fut conçue, et qu'elle a apportée en paraissant dans le monde. L'Assomption nous montre le terme

où le chrétien doit aboutir; la Nativité, c'est l'entrée de la route, qui doit le conduire à ce terme. Il n'est donc pas étonnant que ces deux fêtes soient également chères aux familles.

MÉDITATION SUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

L'homme avait été créé innocent et heureux; s'il l'eût voulu, il serait toujours resté tel, et la vie n'aurait été pour lui qu'une voie douce, agréable et facile pour arriver au suprême bonheur, à la félicité de Dieu dans l'éternité.

Doué d'intelligence et de raison, il était libre, et son bonheur ne devait pas être sans aucun mérite de sa part.

Dieu le soumit à une légère épreuve et lui dit : Vous jouirez pleinement de tous les biens que j'ai créés pour vous; mais *si vous touchez à l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez très-certainement*.

L'homme ne se contentant point de la première place qui lui était assignée dans le monde visible, se laissa séduire et voulut s'égaler à Dieu.

Le châtiment ne se fit pas attendre; sa sentence fut aussitôt prononcée par Celui

dont il avait méprisé l'autorité et la puissance : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière.*

Le travail, la souffrance, la mort, puis une autre mort plus affreuse, la mort éternelle; telle fut sa destinée. Malgré cette triste perspective, les hommes célèbrent pourtant par des fêtes et par des réjouissances le jour de leur naissance, ou de la naissance de leurs enfants, quoique tous ne paraissent un instant sur la terre que pour sentir tout le poids de ces misères.

Un seule créature, par respect pour le Fils de Dieu dont elle devait être la mère, parut dans le monde sans la souillure originelle. Marie était les prémices des mérites du Sauveur. Sa conception immaculée, sa naissance toute pure était le gage assuré que bientôt aussi l'enfant de la nouvelle alliance puiserait dans le sacrement de la régénération l'innocence qu'il avait perdue; qu'il redeviendrait l'objet des complaisances de Dieu; qu'il serait rétabli dans tous les droits dont il était déchu.

La Nativité de la sainte Vierge est donc pour une âme chrétienne, un jour de bonheur et de joie, parce que Marie est non-seulement l'ouvrage le plus accompli qui soit sorti des mains du Créateur, mais parce que devant donner à la terre son Sauveur, elle fait renaître l'espérance dans les cœurs;

comme après les ténèbres de la nuit, la douce lumière de l'aurore annonce le retour du soleil et du jour.

NEUVAINE POUR LES ENFANTS.

Seigneur Jésus, qui avez voulu être enfant dans le temps, et qui plein de tendresse pour cet âge d'innocence, avez embrassé avec amour et béni les enfants qu'on vous présentait; remplissez cet enfant de la douceur et de l'abondance de vos bénédictions, et faites que la malice ne corrompe point son cœur, afin que croissant en âge, en sagesse et en vertu, il puisse toujours vous plaire et se rendre agréable aux hommes, Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Nous nous mettons sous votre puissante protection, sainte Mère de Dieu; ne dédaignez pas les prières que nous vous adressons pour cet enfant qui vous est consacré; mais que par vous, ô Vierge comblée de gloire et de bénédictions, le Seigneur éloigne de lui tous les maux et tous les périls qui pourraient le menacer. Ainsi soit-il.

Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge Marie qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et réclamé votre intercession, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, j'ai recours à vous, ô Vierge des vierges, gémissant sous le poids de mes péchés; ne rejetez pas, ô mère du Verbe, mes humbles prières, mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
Mère aimable, priez pour nous.
Mère admirable, priez pour nous.

Notre Père.... Je vous salue....

NEUVAINE POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS.

Dieu éternel et tout-puissant, créateur de tout ce qui existe, souvenez-vous que les âmes des infidèles et des pécheurs sont l'ouvrage de vos mains, et qu'elles ont été formées à votre image et à votre ressemblance. Hélas! l'enfer se remplit tous les jours de ces malheureuses victimes. Sou-

venez-vous, Seigneur, que J.-C., votre fils, a souffert pour leur salut la mort la plus cruelle. Ne permettez pas, je vous prie, qu'il soit méprisé plus longtemps par les infidèles et par les pécheurs. Laissez-vous fléchir par les prières des saints, par celles de Marie, la mère de votre Fils, et par celles de l'Eglise qui est votre épouse bien-aimée; souvenez-vous de vos anciennes miséricordes, et, oubliant leurs fautes et leurs iniquités, faites qu'ils reconnaissent enfin pour Dieu N. S. J.-C., que vous avez envoyé dans le monde pour être notre salut, notre vie et notre résurrection; par lequel seul nous pouvons être délivrés des supplices de l'éternité, et à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Souvenez-vous, etc., *comme plus haut.*

Vierge sainte, délivrez par vos prières les malheureux pécheurs de leur déplorable aveuglement, en leur obtenant les lumières de la foi, la vivacité de l'espérance et l'ardeur de la charité.

Faites voir que vous êtes notre mère, en présentant nos vœux et nos prières à Celui qui étant fils de Dieu, a bien voulu, par amour pour nous, devenir aussi votre fils, afin que les enfants prodigues rentrent dans

la maison paternelle, et les brebis égarées dans le bercail.

Sainte Marie, priez pour nous.
Mère de l'auteur de la grâce, priez p. nous.
Mère du Sauveur, priez pour nous.
Refuge des pécheurs, priez pour nous.

Notre Père.... Je vous salue....

NEUVAINE POUR UNE PERSONNE INFIRME OU AFFLIGÉE.

Evangile. Saint Luc, 22.

Jésus étant sorti, alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers, et ses disciples le suivirent. Lorsqu'il fut arrivé en ce lieu, il leur dit : priez, afin que vous n'entriez point en tentation. Ensuite, s'étant éloigné d'eux d'environ un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il priait en disant : Mon père, si vous voulez, éloignez de moi ce calice ; néanmoins que ce ne soit point ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. Alors il lui apparut un ange du ciel pour le fortifier, et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. Et il lui vint une sueur comme de gouttes de sang, qui découlaient jusqu'à

terre. Il se leva ensuite du lieu où il priait, et il vint à ses disciples qu'il trouva endormis, à cause de la tristesse dont ils étaient accablés. Il leur dit : Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous et priez, afin que vous n'entriez point en tentation.

O Marie ! vous qui, au pied de la croix, avez eu l'âme percée du glaive de la plus amère douleur, et qui là aussi avez appris à compatir aux maux de vos enfants ; vous qui pouvez dire avec plus de vérité que l'Apôtre : quel est le cœur affligé dont je ne partage les infirmités et les souffrances ; vous qui, après Dieu, êtes l'espérance et la consolation de notre vie ; vous dont le Seigneur se sert pour convertir en jours de joie nos jours d'affliction, de tristesse et de deuil ; nous venons vous conjurer de jeter sur nous un regard de bonté ; d'écarter les orages qui grondent sur nos têtes ; d'être notre soutien dans nos peines, notre force dans nos faiblesses, notre ressource dans nos infirmités. Priez votre divin Fils d'éloigner ce calice d'amertume qui nous effraie, ou faites par votre intercession qu'à son exemple nous puissions dire avec le calme de la résignation : que votre volonté s'accomplisse ; que, comme vous, nous soyons toujours les fidèles serviteurs du

Seigneur; que nous comprenions cette parole du divin maître : celui qui ne porte point sa croix et ne marche point à ma suite, ne peut être mon disciple; afin que nous puissions toujours posséder notre âme dans la patience, et arriver au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

Souvenez-vous.... *comme plus haut.*

Sainte Marie, priez pour nous.
Cause de notre joie, priez pour nous.
Ressource des infirmes, priez pour nous.
Consolatrice des affligés, priez p. nous.

Notre Père.... Je vous salue....

L'AME CHRÉTIENNE A MARIE.

O Marie, comme le roi prophète, un de vos aïeux, je veux veiller dans la prière, et toujours mon oraison devancera le lever du jour. Oh! que mon âme soit loin de la terre aux premières lueurs de l'aurore! Qu'elle vole dans le sein de Dieu; qu'elle prenne en lui des forces nouvelles pour supporter encore un jour d'exil! Cependant il me souvient, et ce souvenir m'est amer, ô Marie! que j'ai laissé, dans des temps mauvais, se lever et se coucher le soleil, sans

que ma prière soit montée vers Dieu avec l'encens du matin et celui du soir. J'étais infidèle alors, j'étais ingrat !... Il m'enrichissait de ses dons ; il faisait tomber la rosée de ses grâces sur la terre que je foulais de mes pieds ; il me donnait le pain quotidien sans en peser la quantité, et je ne lui adressais pas une parole de reconnaissance !...

Ces jours d'ingratitude sont passés, je l'espère ; et la prière me deviendra douce comme l'épanchement du cœur filial dans le cœur maternel. Déjà plus d'une fois j'en ai éprouvé la douce influence. Maintenant je prie quand je suis triste, et la prière me console. Je prie quand je souffre, et la prière me soulage. Je prie quand je combats, et par la prière je triomphe. Je prie quand malheureusement je succombe, et par la prière je me relève. Je veux donc prier toujours, comme votre Fils me le commande, et, sur sa parole, je serai toujours exaucé. Mère de la divine grâce, faites sentir à tous les hommes les consolantes suavités de la prière qui repose le cœur, le dilate et le fortifie ; car il en est qui ne les connaissent pas ; il en est qui ne prient point ; dont la main ne trace jamais sur leur front le signe de la croix sainte ; dont la tête ne s'incline point sous le poids de sa gloire ; dont les genoux ne fléchissent

jamais devant lui. Que par votre intercession, et par ses infinies miséricordes, il triomphe de tous les cœurs, et que l'univers entiers, se prosternant pour glorifier sa puissance et votre douce influence, fasse monter jusqu'à son trône, ses vœux et ses actions de grâces.

OFFRANDE DE SOI-MÊME A LA SAINTE VIERGE.

Saint Louis de Gonzague.

Vierge sainte, ô Marie, mon auguste et aimable souveraine ! je me jette dans le sein de votre miséricorde, et je mets, dès à présent et pour toujours, mais surtout pour ma dernière heure, mon corps et mon âme sous votre sauve-garde puissante et sous votre spéciale protection ; je vous confie toutes mes espérances et toutes mes consolations, toutes mes peines et toutes mes misères, ainsi que le cours et la fin de ma vie ; afin que par votre très-sainte intercession, et par vos mérites, toutes mes actions soient faites selon votre volonté et celle de votre divin Fils. Ainsi soit-il.

MARIE AU PIED DE LA CROIX

ou traduction du

STABAT MATER

Par le baron DE GÉRAMB, religieux de la Trappe.

Debout, près de la croix, la Mère de douleurs
Quand son Fils expirait pour le salut du monde,
Languissante, exhalait sa tristesse profonde,
Et se fondait en pleurs.

Sous le poids de ses maux, gémissante, accablée,
Attachant sur la croix ses regards maternels,
Un glaive meurtrier perçait de traits cruels
Son âme désolée.

Oh! que le ciel sur elle appesantit ses coups!
Combien fut rigoureux ce sanglant sacrifice,
Lorsque, dans les tourments du plus affreux supplice,
Son Fils mourut pour nous!

Qui pourrait contempler les mortelles allarmes
Et la mer d'amertume où fut plongé son cœur?
Qui pourrait voir pleurer la mère du Sauveur,
Et retenir ses larmes?

Comment être témoin de ce dernier adieu,
Assister d'un œil sec aux douleurs du Calvaire,
Sur son fils expirant voir gémir une mère,
Et la mère d'un Dieu?

Pour fléchir du Très-Haut la justice irritée,
Un Dieu souffre la mort! Et les fouets des bourreaux,
Par la rage animés, font voler en lambeaux
Sa chair ensanglantée.

Une mère, témoin des maux qu'il va souffrir,
Aux tourments de la crainte abandonne son âme;
Et son fils innocent, sur une croix infâme
Rend le dernier soupir.

Mère du chaste amour, Vierge sainte, ô Marie!
Obtenez-moi le don de sentir vos douleurs!
Qu'en pleurant avec vous, de mes terrestres pleurs
La source soit tarie.

Des célestes ardeurs que mon cœur enflammé
Par votre exemple apprenne à s'immoler lui-même;
Mère de mon Sauveur, ah! faites que je l'aime
Et que j'en sois aimé!

Imprimez dans mon âme, en traits ineffaçables,
L'amour de votre Fils, le zèle de sa loi,
Et des tourments d'un Dieu mort victime pour moi
Les traces adorables.

Qu'à cet objet chéri tout soit sacrifié :
Et puisse, au dernier jour de mon pélerinage,
La mort, en me frappant, trouver en moi l'image
D'un Dieu crucifié.

Puissé-je, en méditant ce consolant mystère,
Des profanes désirs voir s'éteindre le feu !
Puis réunir mes maux aux maux d'un Homme-Dieu
Et d'une Vierge-Mère !

Que de l'amour divin suivant les saintes lois,
Je méprise, enivré de ses chastes délices,
Du monde et de la chair les douceurs corruptrices,
Pour n'aimer que la croix.

Mère du Rédempteur, vous êtes mon refuge :
De son juste courroux daignez me préserver ;
Désarmez sa vengeance, et faites-moi trouver
Mon Sauveur dans mon juge.

Qu'au jour de sa fureur sa croix soit mon appui,
Et que par elle, en paix voyant briller sa gloire,
Je puisse sur l'enfer partager sa victoire
Et régner avec lui ! (1)

---

(1) Indulgence partielle de deux cents jours à tout fidèle qui récite pieusement le *Stabat Mater*.

Innocent XI. 1er septembre 1681.

CONCLUSION.

En terminant ce petit ouvrage, que n
avons consacré à Marie, et que nous pri
humblement notre sainte patronne de
nir et de prendre sous sa protection, n
ne pouvons qu'engager le lecteur et
pieux pélerins à se rappeler souvent
belles paroles du grand saint Bernard,
tout enfant de Dieu, que tout serviteu
Marie devrait avoir sans cesse présent
la mémoire : « Homme chrétien, qui
» tu sois, ta vie sur la terre est moins
» marche qu'une navigation périlleu
» si tu ne veux pas être submergé,
» détourne jamais les yeux de cet a
» brillant; regarde l'étoile, invoque Ma
» Dans les occasions du péché, dans
» dangereux instants de la tentation, d
» le doute, au milieu du combat, app
» Marie à ton secours. Que son nom pu
» sant soit toujours dans ton cœur p
» t'inspirer la confiance, et sur tes lè
» pour l'invoquer. Suis Marie, et tu
» t'égareras point; confie-toi en elle, e

» ne seras point confondu. Que sa main
» te soutienne, et tu ne feras jamais de
» chûte; qu'elle te protége, et tu n'auras
» jamais rien à craindre; qu'elle soit ton
» guide, et tu te sauveras sans peine; enfin
» que Marie daigne te défendre, et tu ar-
» riveras infailliblement au séjour de la
» béatitude. »



TABLE DES MATIÈRES.



